



SIMPLE HISTOIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,
PAR MM. SCRIBE ET DE COURCY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASSE, LE 26 MAI 1830.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE LORD ELMWOOD.....	M. GONTIER.	LE DOCTEUR SANDFORT, ancien précepteur de lord	
MRS MILNER, sa pupille.....	Mlle LIÉONTINE FAY.	Elmwood.....	MM. FÉVILLER.
LE LORD FRÉDÉRIC, jeune lord, amant de miss Milner.	M. PAUL.	UN DOMESTIQUE.....	ROCHER.

La scène se passe dans l'hôtel habité par lord Elmwood et miss Milner.

Théâtre représenté au riche salon — Grande partie au
côté — Deux portes latérales sur le premier plan, et
deux croisées latérales sur le second — Sur le devant, à
gauche de l'acteur, une table couverte d'un riche tapis

SCÈNE I.

SANDFORT, LORD ELMWOOD.

SANDFORT. Oui, monlieu, je vous répète que
un avec un grand tort.

ELMWOOD. Mais, mon cher Sandfort...

SANDFORT. Vous en avez eu deux... le premier
accepter une pareille tutelle, et le second de
mordre avec vous une pupille de dix-sept ans...

ELMWOOD. Et le moyen de faire autrement? La
c'est d'un ancien ami.

SANDFORT. N'importe, on refuse toujours, et
de seize-vingt raisons à alléguer; car, à trente-
deux ans, on est encore un jeune homme... En-
te votre position dans le monde, la célérité au-

quel vous vous êtes engagé, les vœux que vous
avez prononcés...

ELMWOOD. Quoi! vous pensez...

SANDFORT. Oui, monsieur, l'ordre de Mlle
vous compte parmi ses premiers commandeurs...
Ce titre seul vous impose des devoirs, des obliga-
tions... une sévérité de principes et de conduites à
laquelle vous avez dérogé en cette circonstance...
J'ai donc raison de vous dire ce que je vous dis
depuis trente ans : vous avez tort.

ELMWOOD. Mais...

SANDFORT. Vous avez tort... et je ne sors pas
de là. Parce que vous êtes grand seigneur, que
vous êtes riche, que vous êtes puissant, vous
croyez peut-être que l'oublierai qu'un collègue
d'Oxford vous avez été mon élève... et que j'ai le
droit de vous gronder.

ELMWOOD. M'en priez-vous le ciel!

SANDFORT. A la bonne heure, et cette fois vous
avez raison; car entre nous, voyez-vous, il faut

que la partie soit égale, sinon, votre servi-
teur.

AIR DE FRÉDÉRIC ET YACONNET.

Quand on jugea ma présence inutile,
Quand je quittai la classe où je régnais,
Je voulais bien partager votre aile ;
Car de vous seul j'accepte des conseils ;
Mais vous savez la clause que j'y mets :
De mon humeur je prétends rester maître,
Libre aujourd'hui comme j'étais hier...
Si je donnais, je me tirais peut-être,
Mais je reçois, j'ai le droit d'être fier.

ELMWOOD. Rassurez-vous, mon cher professeur,
je n'ai pas voulu porter atteinte à votre indépen-
dance; vous avez le droit de remontrance...
C'est vrai, mais j'ai au moins celui de discuter et
de vous répondre...

SANDFORT. C'est juste... la réplique est per-
mise, comme astronome dans nos thèses de logique
et de théologie.

ELMWOOD. Hé bien donc, puisque vous ne respectez le temps-là, je vous dirai que ces graves conférences... que vous présidiez au collège avec tant de talent...

SANFORD. Vous êtes bien bon.

ELMWOOD. Vous êtes donné dans le monde l'habitude de la controverse et de la discussion... Vous êtes rarement de l'opinion générale, et si je ne craignais de vous fatiguer... j'ajouterais...

SANFORD. Allez toujours... Je serai enchanté d'entendre la vérité, à charge de revanche.

ELMWOOD. J'ajouterais que vous, qui êtes la bonté même, vous avez l'air quelquefois d'être manqué, non pas avec moi, mais avec miss Milner, ma pupille; vous vous plaisez à la contredire... vous n'êtes jamais de son avis.

SANFORD. C'est elle qui n'est jamais du mien, parce que la raison et elle ne peuvent pas être d'accord; mais vous, son tuteur, vous êtes aveuglé sur son compte, vous ne voyez que ses perfection.

ELMWOOD. Et vous, Sanford, vous ne voyez que ses défauts... Elle en a, je ne puis le nier; mais les tiennent à son jeunesse, à son inexpérience, à sa fortune même, qui attire autour d'elle cette foule de jeunes gens à la mode, d'adorateurs passionnés, toujours prêts d'une jolie femme et de cent mille livres de rente... Mais à côté de ces légers travers qui frappent vos yeux, que d'excellentes qualités vous ne voulez pas voir!

Aux de vanderfelle des Morts ont tort.

Est-il un esprit plus aimable?
Est-il un cœur plus généreux?
Pour la trouver plus amusante,
Interrogez les malheureux,
Et si de ses tourterelles
Vous ne voyez que les affêts,
C'est qu'elle montre ses folies,
Et qu'elle cache ses bienfaits.

SANFORD. Et qui vous parle de cela, ou qui vous dit le contraire? Ce que je blâme en elle... c'est... c'est vous, c'est votre partialité à son égard... c'est la chaleur avec laquelle vous la défendez... vous que j'ai toujours vu le calme et la gravité même... ce que je blâme surtout, c'est la liberté que vous laissez à une jeune personne de son âge.

ELMWOOD. Liberté qui ne doit vous blesser en rien, car nos usages l'autorisent.

SANFORD. C'est la coutume de Londres, je le sais; et ce n'en est pas mieux pour cela... Chez nos voisins d'outre-mer, en France, par exemple, ce n'est pas ainsi qu'on élève une demoiselle... elle ne quitte pas sa mère; elle ne sort jamais.

Ain : L'amour qu'Edmond a su me teindre.

En France, avant qu'on le marie,
On le surveille avec rigueur;
Il n'est rien qu'on ne sacrifie
À la décence, à la pudeur.

ELMWOOD.

Plus tard, peut-être, elle s'en dédommage;
Et si j'en crois quelques journaux français,
Des sacrifices du jeune âge
L'hymen souvent pays les sacrifiés.

SANFORD. Fort bien... mais ici, comment justifiez-vous les antipathies de lord Frédéric, ce jeune seigneur si connu par ses duels et ses folles aventures, et qui, pour avoir été trois mois à Paris, se croit l'oracle du goût et de la mode... ce brillant militaire, qui a fait toutes ses campagnes à Londres, dans le boudoir de son lady, ou dans les foyers de l'Opéra... Hé bien! c'est le chevalier, l'homme déclaré de miss Milner... tout le monde le sait; mais ce qu'on ne sait pas encore,

et ce dont je ne puis douter, c'est la préférence qu'elle lui accorde.

ELMWOOD. Il serait vrai?

SANFORD. Hier encore, dans cette brillante cavalcade qui se rendait au parc Saint-James... qu'il se aperçu?... lord Frédéric a été de miss Milner; et celle-ci l'écarterait avec tant d'attention, qu'elle en subissait même le non de son cheval, l'animal le plus va et le plus fougueux, qui, soudain, s'est emporté...

ELMWOOD. Oh ciel! elle est blessée!

SANFORD. Eh non... eh non... vous savez bien le contraire, puisque vous l'avez vue hier au soir, quand elle est revenue de l'Opéra, où elle doit aller avec la tante de Frédéric, qui probablement avait accompagné ses dames... Hé bien! hé bien! qu'avez-vous donc?... à peine si vous êtes remis de votre frayeur.

ELMWOOD. Qui? moi!... si vraiment... mais je pensais aux nouvelles que vous venez de m'apprendre... Vous savez que depuis longtemps je cherche à marier ma pupille, et plus plus de vingt parcs qu'elle a refusés. A coup sûr lord Frédéric n'aurait pas été l'époux que j'aurais désiré pour elle... mais enfin, il est d'une grande famille, d'une illustre naissance... et puis, comme vous le dites, s'il est vrai qu'elle l'aime... il n'y a rien à répondre.

SANFORD. Oui, mortel... c'est un mariage qu'il faut faire le plus tôt possible.

Aux des Scythies.

Un étourdi qui prend une coquette,
C'est convenable, et le moralité
Doit elle-même en être satisfaite;
Car si chacun, d'un beau feu transporté,
Eût fait, hélas! un choix de son côté,
Cela nous eût fait deux mauvais ménages.

Mais par cet hymen torturé,
Ce n'en fait qu'un... en fait de mariages.
Ça, vous voyez, cent pour cent de gâché.

Mais taisons-nous... il ne s'agit plus de parler raison... car voici miss Milner.

SCÈNE II.

LES MÊMES; MISS MILNER, précédée par un domestique qui porte un tabouret.

MISS MILNER. Je le certifie. Fortes chez moi les vases, les porcelaines, et prenez garde de ne rien abîmer. (Au domestique) Et vous, placez le ce tabouret. (Le domestique place le tabouret à gauche en entrant.)

ELMWOOD. Hé mon Dieu! miss Milner... Qu'est-ce donc que tout ceci?

MISS MILNER. Ah! vous voilà... bonjour, milord; comment avez-vous passé la nuit?

ELMWOOD. Fort bien, je vous remercie; mais je vois que vous êtes déjà sortie...

MISS MILNER. Je rentre à l'instant... Je viens de la vente de lady Sydenham: c'était charmant... c'était admirable... nous avons été trois quarts d'heure pour descendre du voiture... une foule, un monde, une cohue de gens comme il faut... et surtout une chaleur, deux dames ou trois trouvées mal... Miss Arabella, que vous connaissez... et pour laquelle vous avez une admiration particulière.

ELMWOOD. Miss Arabella... et vous me dites cela bien gentiment!

MISS MILNER. D'abord, il n'y a pas de danger... et puis imaginez-vous qu'elle mettait du rouge, ce qu'on ne savait pas... de sorte qu'elle s'est évanouie... sans changer de couleur!

SANFORD. Que de légèreté... et quelle folie!

MISS MILNER. Hein! qui a parlé? pardon. (Lui faisant la révérence.) Si je n'avais pas vu monseigneur Sandfort... je l'aurais deviné à l'extérieur ordinaire de ses réflexions; ne permettra-t-il de l'en remercier?

SANFORD. Je vous permettrais plutôt d'en profiter... si vous étiez femme à user de la permission.

MISS MILNER. Trop simple... mais vous avez beau faire, vous ne me ferez pas ce matin; je suis trop honnête... imaginez-vous, milord, que j'ai fait des acquisitions charmantes... entre autres, ce tableau que vous deviez tard... ce fameux portrait de Villiers de l'Île-Adam, grand maître de l'école de Malin.

ELMWOOD. Oh ciel! que dites-vous?

MISS MILNER. montrez le tableau. Le grand-maitre est là!

ELMWOOD, courant au tableau et frissonnant.

Je n'en reviens pas encore... une pareille surprise...

SANFORD. Hé bien! milord, vous voilà ébloui par une préférence, par une folie; et même si le désir de vous cacher cette surprise était le seul motif qui l'eût consulté à cette vente... Elle y avait paru que la belle société de Londres s'y était donné rendez-vous... elle y était pour y paraître, pour y briller, elle y allait parce que lord Frédéric y était.

MISS MILNER. Et pourquoi pas? Parmi nos jeunes gens à la mode, en est-il un plus brave... plus spirituel... qui soit de meilleur ton?... Je connais qu'à ses hommages se mêle beaucoup de folie, et que peut-être... tous ses éloges ne sont pas vrais... mais à s'en croire que la moitié, c'est déjà très satisfaisant... et si vous aviez entendu ce qu'il me disait en m'invitant sur cette course de Hyde-Park, où nous devions aujourd'hui nous trouver ensemble...

ELMWOOD. Il y a une course à Hyde-Park?

MISS MILNER. Hé! qui s'en doute... un pari de dix mille guinées... ou en parle depuis un mois... chacun a déjà fait emplette de ses chevaux, de ses brèches...

Ain : Ce que s'éprouve en vous voyant.

Que d'équipages élégants!
Jugez quelle magnificence!
Ce sera, dit-on, comme en France,
Dans les plus beaux jours de Longchamps.

SANFORD.

Où, je connais ce place-temps;
Mais pour quel cœur qui se hasarde!
Dont les lieux de foule inondés,
Quelle soit, de grâce, répondent,
Les plus sots, de ceux qui se regardent,
Ou de ceux qui sont regardés?

MISS MILNER. prêt à sortir. Je vous le dirai à mon retour, car je vais m'occuper de mes toilettes.

ELMWOOD. Un instant, miss Milner... comme votre tuteur, comme votre ami, il faut que je vous parle, le même, d'un sujet très important.

SANFORD. Je me retire.

ELMWOOD. Au contraire... je désire que vous soyez présent à notre conversation; j'ai besoin que vous m'aidiez de vos lumières.

MISS MILNER. Quant à moi, je serais dévouée à pleurer maintenant.

SANFORD. s'agençant à droite du spectateur. Je reste donc... car les monnaies d'or de milord sont des ordres pour moi.

ELMWOOD, de l'autre côté, près de la table, prononçant avec un sang et froid, et d'un ton d'indignation.
Milner d'en faire autant. Depuis deux ans que vous êtes sous une tutelle, j'ai pu remarquer en vous de la légèreté, de l'étourderie; mais j'ai toujours

mais justice à votre extrême franchise... C'est elle que j'attends aujourd'hui ! c'est elle seule qui doit dire votre réponse à la question que vous venez d'adresser. Est-il vrai, comme on le dit, que vous aimez lord Frédéric ?

MISS MILNER. En vérité, monsieur, une pareille demande a droit de m'étonner... mais moins encore que le ton avec lequel vous me l'adressez... Je ne vous ai jamais vu avec moi un air aussi froid et aussi sévère.

SANDFORT. Le ton n'y fait rien... ce vous demande où est son.

MISS MILNER. Est-ce à vous, monsieur, ou à moi de le dire que je dois répondre ?

ELMWOOD. C'est à moi... à moi seul... Hé bien ! pourquoi hésitez-vous ?

SANDFORT. Pourquoi ? pourquoi ?... c'est bien honte à voir ! c'est qu'elle l'aime, c'est qu'elle l'aime.

ELMWOOD. Enfin, de grâce, répondez ! Aimez-vous lord Frédéric ?

MISS MILNER. Froidement. Non, monsieur.

SANDFORT. Qu'entendez-vous ne l'aimez pas ?

MISS MILNER. De même, et d'un ton résolu.

Non, monsieur, je ne l'aime pas.

SANDFORT. Hé bien, mademoiselle, je n'en crois pas un mot.

ELMWOOD. Et pour quelle raison ?

SANDFORT. Je n'en sais rien... mais je suis sûr qu'elle vous trompe.

ELMWOOD. Quant à moi, miss Milner, qui n'ai aucun motif de douter de votre sincérité... je vous crois ; mais je vous demandais alors pourquoi vous avez encouragé à ce point les amitiés de ce jeune homme.

MISS MILNER. Je ne sais... pour des motifs... que je ne pourrais peut-être m'expliquer moi-même.

ELMWOOD. Il faut cependant se décider... ou le nommer votre époux... ou ne plus recevoir ses visites.

MISS MILNER. J'aimerais mieux qu'il pût les continuer.

SANDFORT. Et pourquoi ?

MISS MILNER. Parce qu'il m'aime...

SANDFORT. Se trompe. O honte !... vous l'entendez... si ce n'est pas là de la coquetterie...

ELMWOOD. se levant, ainsi que miss Milner. Hé bien, miss, j'exige que vous me promettiez de ne plus revoir lord Frédéric.

MISS MILNER. Je vous le promets, monsieur.

ELMWOOD. Dis aujourd'hui...

MISS MILNER. Dis aujourd'hui... je le voudrais... mais cette courtoisie à Hyde-Park... depuis si longtemps je n'en faisais ni plaisir... j'en ai résolu cette nuit... et puis j'ai promis à lady Seymour... et je ne puis y manquer... car, vous savez, monsieur, qu'un engagement antérieur...

ELMWOOD. Et ceux que vous venez de prendre avec moi... vous n'y attachez aucune importance ?

MISS MILNER. Beaucoup ! si vous y en attachez vous-même ; mais le sujet dont il s'agit est méritoire si peu, que je ne puis croire, monsieur, que vous, qui d'ordinaire êtes si bon et si indulgent...

ELMWOOD. sévèrement. Il est des circonstances où l'indulgence est follesse... et je vous ai fait connaître mes intentions.

MISS MILNER. Vos intentions...

SANDFORT. A la bonne heure... voilà ce qu'il fallait dire tout de suite ; et si l'on suivait toujours mes conseils, si vous étiez ma pupille...

MISS MILNER. Si j'étais votre pupille, monsieur...

SANDFORT. Hé bien ! que feriez-vous ?

MISS MILNER. Je feris... ce que je ferai aujourd'hui... car bien certainement j'ai à cette course.

ELMWOOD. Et moi, je vous défends de sortir d'aujourd'hui... Je vous le défends... entendez-vous ? (Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

Miss MILNER, SANDFORT.

MISS MILNER. L'ajé bien entendu !... Un peu lent langage !... C'est la première fois...

SANDFORT. C'est à la mal.

MISS MILNER. Lui... surtout Elmwood so fiche contre moi... me parler avec colère...

SANDFORT. Oh mon Dieu oui... Il a dit : Je vous le défends ; mes propres paroles... Il n'y a pas moyen de rien changer au texte.

MISS MILNER.

Air : Et c'est comme tout s'arrange.

Quel dire en lieu, contre mon gré,

Il faut que son ordre m'enchaine ;

Puisqu'il le veut, je céderai,

J'obéis, mais non pas sans peine.

SANDFORT.

Fort aisément je le ençois,

La sentence est des plus rudes ;

Il veut, abusant de ses droits,

Que vous soyez raisonnable une fois...

C'est dégrader vos habitudes.

MISS MILNER. Monsieur...

SANDFORT. C'est sérieux... mais quand on a un talent, et un talent qui montre du caractère, ce qu'on a de mieux à faire... c'est de céder...

MISS MILNER. Et je cède, monsieur, ce n'est point dans la crainte de son ressentiment, mais dans la crainte de l'affliger en lui désobéissant.

SANDFORT. A la bonne heure... vous avez raison... Il vaut mieux le prendre comme cela...

C'est ce que nous appelons une capitulation d'honneur-propre.

MISS MILNER. Moli de l'amour-propre ?

SANDFORT. Oui, et vous l'aimez mieux, moi, de traiter honorable et prudemment... On se retreuve dans les sentiments et dans le sublime, quand on ne peut pas faire autrement.

MISS MILNER. Il me semble, monsieur, que si je voulais faire autrement, cela dépendrait de moi.

SANDFORT. Je ne le pense pas...

MISS MILNER. Et qui m'empêcherait de répondre à l'invitation de lady Seymour ? de me rendre en famille à cette partie de plaisir où je suis attendue ?

SANDFORT. Qui vous se empêchera ?... Vous-même.

MISS MILNER. Moi ?

SANDFORT. Oui, sans doute vous réfléchirez aux ordres de votre tuteur, à la défense qu'il vous a faite... défense très sage et très judicieuse, que je louerai davantage encore, si le motif me le permettrait.

MISS MILNER. Je comprends : c'est monsieur qui la lui a suggérée.

SANDFORT. Comme vous dites... conseils purement désintéressés, et pour lesquels je ne demande pas même de reconnaissance ; ma satisfaction intérieure me suffit.

MISS MILNER. Votre satisfaction, et laquelle !...

SANDFORT.

Air : On dit que je suis sans malice.

J'ai pour moi l'heureuse pensée

Que vous allez être forcée,

Malgré vous, indirectement,

De m'obéir en ce moment.

MISS MILNER.

Vous, monsieur ! me parler en maître !...

Ah, je dois le reconnaître,

Je vous devrai donc un plaisir,

Celui de vous désobéir.

SCÈNE IV.

LES MÉNAGES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, on demande à vous parler.

MISS MILNER. Et qui donc ?

LE DOMESTIQUE. Lord Frédéric.

MISS MILNER. Avec joie. Lord Frédéric ! ah ! tant mieux.

SANDFORT. Miss Milner sait bien qu'il lui est déconseillé de le recevoir ! Mais vous pouvez éviter lord Elmwood... Où est-il dans ce moment ?

LE DOMESTIQUE. Il s'est enfoncé dans son cabinet pour lire des papiers qu'un courrier venait de lui apporter. Il ne veut recevoir personne, et se descendre ça pour dîner.

SANDFORT. Alors, j'en suis fâché pour le jeune seigneur, mais vous pouvez lui dire qu'il n'y a personne au logis... Allez... (Le domestique va pour sortir.)

MISS MILNER. George ? rentre... Je voudrais savoir, monsieur, qu'en vous a permis de donner des ordres à mes gens ?

SANDFORT. Qu'est-ce à dire, mademoiselle !... Qu'est-ce que cela signifie ?

MISS MILNER. Que je suis chez moi.

SANDFORT. D'accord... Cet hôtel vous appartient, mais il me semble que l'absence de milord...

MISS MILNER. C'est à moi seule de le commander... j'en ai le droit et j'en use... (Au domestique.) Dites à lord Frédéric que je serai charmée de le recevoir... Allez... (Le domestique sort.)

SANDFORT. Quoi ! mademoiselle... une pareille audace ! braver ainsi la défense de votre tuteur !

MISS MILNER. C'est à lui seul, et non à ses conseillers intimes que je dois compter de me conduire.

SANDFORT. Vous ne connaissez point milord Elmwood... et quand il sera instruit de ce qui se passe... car il le saura.

MISS MILNER. Je n'en doute point... et déjà, je le suppose, vous avez préparé votre rapport...

SANDFORT. Dis rapports... Et pour qui ne produisez-vous ?

Air : Un page aimait la jeune Adèle.

Moi, des rapports ! vous êtes mal instruite ;

Suches, morbles, que le docteur Sandfort De nos tout haut peut blâmer la conduite,

Mais n'a jamais eu faire de rapport.

Il est des gens, bien francs en apparence,

Qui, jusqu'à la fin des temps, Pour mieux vous perdre, attendent votre absence ;

Pour attaquer, mais j'attends qu'un soit là.

(Il rentre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE V.

Miss MILNER, FRÉDÉRIC.

MISS MILNER. A merveille... je l'ai mis en faute... et le champ de bataille me restait. (A lord Frédéric, qui entre, et qui la salue respectueusement.) Lord Frédéric !... Je ne m'attendais pas, monsieur, au plaisir de cette visite...

FRÉDÉRIC. Avant d'avoir la liberté de me présenter... mais je viens par ordre supérieur... Un message important que lady Seymour,

me tante, m'a chargé de vous transmettre... et je ne puis emporter d'ailleurs... est vous savez que les ordres des dames...

MRS MILNER. Oh ! je sais, milord, que vous êtes la galanterie même.

FREDERIC. Oui, depuis mon voyage en France... et si j'ai obtenu quelques succès, c'est à cela seul que je les dois... parce que vous sentez bien que toutes nos ladies, qui sont habituées à la gravité et à la pesanteur nationale, voyaient tout à coup un jeune gentleman qui joint à un fond anglais, des formes parisiennes... ça les trouble... ça les étourdit, et on ne peut plus se défendre...

MRS MILNER. C'est un succès de surprise.

FREDERIC. Comme vous dites... il est vrai que cela m'a valu quelques querelles de la part des maris, et de nos jeunes lords, qui m'appellent fat...

MRS MILNER. Fat !...

FREDERIC. Oui, fat !... c'est un mot français qui veut dire un homme aimable, un homme aimé des dames ; ainsi je trouve l'expression originale, et je me fais gloire d'être fat... d'autant que ça ne m'empêche pas d'être brave... et depuis les trois coups d'épée que j'ai donnés, et les deux que j'ai reçus... on me permet d'être fat à volonté.

MRS MILNER. Je ne vois pas en effet qui pourrait s'opposer...

FREDERIC. Vous savez mon oncle Clarendon, un père de royaume... véritable Anglais, qui de sa nature est toujours de l'opposition, et qui gâche peu mes succès français... aussi mon oncle sommes-les brouillés ; vous ne croiriez pas qu'il refuse de payer mes dettes.

MRS MILNER. Priez. Vous en avez donc, et beaucoup ?

FREDERIC. Oui, depuis mon voyage en France, parce que, voyez-vous, à Paris, cela s'apprend si facilement... mais à dettes de mon mariage, je deviens raisonnable, et vous savez mieux que personne de qui dépend ma raison.

MRS MILNER. Mais milord, je n'en sais rien, je vous jure... Mais revenons en message droit vous a chargé lady Seymour.

FREDERIC. Comment ! je ne vous en ai pas encore parlé... c'est admirable ; mais à qui la faites-vous ? à vous seule qui ne faites tout oublier... Je voulais donc vous prévenir que lady Seymour viendrait vous prendre ici à deux heures pour se rendre à Hyde-Parc.

MRS MILNER. A Hyde-Parc... je suis désole... mais je voulais vous prévenir qu'il m'est impossible de la me rendre...

FREDERIC. Oh ciel que me dites-vous ! et pour quelle raison ?

MRS MILNER. Pour une raison très grave ! j'ai une migraine... des vapeurs, qui me font souffrir horriblement.

FREDERIC. Cela n'est pas possible ! je ne puis croire à une pareille indisposition.

MRS MILNER. Comment, milord, vous ne croyez pas aux vapeurs et aux migraines ?

FREDERIC. Non, madame, depuis mon voyage en France, et j'en appelle à vous-même et à votre miroir... jamais vous n'avez été plus jolie...

MRS MILNER. Vraiment !... Ah, c'est dommage ; car décidément, il ne m'est pas permis...

FREDERIC. Pas permis !... Et qui donc peut vous en empêcher ? J'y suis... Lord Elmwood, votre sœur tuteur.

Ain : Restez, restez, troupe jolie.

Est-il donc vrai, comme on l'auteur,

Qu'il est soupçonneux et jaloux ?

Est-il vrai qu'il vous fait l'injure De vous tenir sous les verrous ?... C'est un vrai scandale chez nous. Ici, grâce à nos lois sages, Les droits de tous sont respectés Et sous ne permettons qu'aux belles D'attester à nos libertés.

Enfin, il paraît que c'est un véritable tuteur à l'italienne, et vous savez comment on les traite ?

MRS MILNER. Je sais, monsieur, que depuis mon enfance il veille sur moi avec toute la tendresse d'un père et d'un ami... Au milieu des circonstances les plus difficiles, c'est sa prudence qui a conservé, qui a augmenté mon héritage... Dans cette maladie si dangereuse qui m'a mes jours en péril, c'est à ses soins que je dois la vie. Enfin, monsieur, c'est la perfection même... Mais, pardon... de vous parler ici de perfection : il est des genres de mérite trop graves et trop sérieux pour que en vous ni moi puissions jamais y atteindre ; et en que nous avons de mieux à faire, c'est de les respecter sans les comprendre.

FREDERIC. Je vois, d'après votre raisonnement, que votre tuteur a un genre de mérite incompréhensible... et je le croirais assez d'après les bruits qui courent dans le monde.

MRS MILNER. Des bruits sur lui !... Et que peut-on dire ?

FREDERIC. Qu'il vous en le savez peut-être ? On dit que en grave tuteur... est homme si admirable, qui tient de la perfection et presque de la divinité... est amoureux comme un simple mortel.

MRS MILNER. Amoureux ! et de qui ?

FREDERIC. Dans ces cas-là, on ne sait jamais à juste... parce que souvent les personnes elles-mêmes n'en sont pas bien sûres... Mais on cite surtout miss Arabella, cette jeune prude et sévère et si froide.

MRS MILNER. Miss Arabella ! ce n'est pas possible... Oubliez-vous, monsieur, que lord Elmwood est engagé dans l'ordre de Malte ; et que les vœux qu'il a prononcés l'empêchent de jamais se marier ?

FREDERIC. Je le sais comme vous ; mais cela n'empêche pas d'être amoureux et de s'occuper d'une jeune femme.

MRS MILNER. Comment !... vous pensez que miss Arabella...

FREDERIC. Franchement... je le croirais assez... une prude a des secrets pour son âge ; et si l'aimant il croit encore aimer la vertu ; et est commode pour les principes... Tenez, aujourd'hui par exemple... cette fête brillante où l'on vous défend d'assister... cela y sera... et certainement lord Elmwood trouvera cela tout naturel.

MRS MILNER. Vous croyez ?...

FREDERIC. Tandis que vous... il vous est défendu de vous amuser... vous êtes sa pupille... Et si vous saviez cependant de quels plaisirs il prétend vous priver... Ce spectacle si varié et si piquant... ce monde, cette foule, ces riches laudans, ces brillantes cavalcades qui entourent votre char et qui vous servent d'escorte... cette ornement magnifique, où seules femmes viennent disputer le prix des grâces et de la parure, et où vous verrez tous les regards vous chercher, et vous proclamer la plus belle.

MRS MILNER. La plus belle... c'est pourtant bien admissible... surtout si miss Arabella y doit être.

FREDERIC. Elle y sera, je vous le jure... car elle l'a promis à lady Seymour... Ces dames doivent s'y rencontrer.

MRS MILNER. Hé bien, j'irai... j'irai aussi ;

quand je devrai forcer mon tuteur à m'y accompagner ; je vous le promets maintenant.

FREDERIC. Et maintenant, je suis le plus heureux des hommes... je cours prévenir lady Seymour, et je reviens avec elle... Adieu... adieu... je reviens à l'instant. (Il sort.)

SCÈNE VI.

MRS MILNER, seule.

Au fait... il a raison... lord Elmwood est mon tuteur ; mais il n'est pas mon maître... je ne sais pas son esclavage... et s'il osait me refuser... je lui dirais que je le veux... ou plutôt je ne vois pas pourquoi je lui demanderais cette permission... il ne doit descendre de son cabinet que pour dire... Je cours à ma toilette... par bonheur ma nouvelle parure est délicieuse... le chapeau le plus à la mode... c'est bien fait... je serai charmante... c'est pas pour moi ; ça m'est égal... je n'y tiens pas ; mais nous verrons ce que dira miss Arabella... Oui, courons vite... Dieu ! lord Elmwood.

SCÈNE VII.

MRS MILNER, LORD ELMWOOD.

ELMWOOD. Ah ! vous voilà, miss Milner... le ciel en soit loué...

MRS MILNER. Et pourquoi donc, monsieur !... (A part.) Allons, du courage et de la fermeté...

ELMWOOD. J'ai vu attendu de mon cabinet le bruit d'une voiture... et je craignais que ce ne fût la vôtre... pardon d'avoir pu vous soupçonner... Je vois à votre toilette que vous n'avez pas même eu l'idée de me déchoir... je vous en remercie, miss Milner : car c'est été une offense que j'en aurais jamais pardonné... et si vous saviez combien je suis malheureux quand il faut me fléchir contre vous... combien il m'en coûte de vous traiter avec sévérité...

MRS MILNER. Vous, monsieur !...

ELMWOOD. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui, et je me le reprochais déjà ; mais depuis que j'ai vu votre douleur, votre soumission, il me semble que nous avons changé de rôle, et que c'est moi qui suis coupable.

MRS MILNER. Que dites-vous ?...

ELMWOOD. J'ai dû, ce matin, vous passer un tyrant bien injuste, si, sans égard pour vos goûts et pour votre jeunesse, me suis permis d'imposer des privations, à vous interdire des amusements si naturels à votre âge ; mais daignez m'excuser maintenant, et permettez-moi de me justifier à vos yeux.

MRS MILNER. A part. Oh ciel !... voilà à quoi je ne m'attendais pas. (Haut.) Vous, milord ! vous justifier auprès de moi !

ELMWOOD. Osi : votre réputation est un bien qui m'a été confié et dont je suis responsable ; c'est la plus belle dot que je puisse offrir à celui que vous choisissez... et je vous qu'elle lui soit remise comme vos autres richesses, pure et intacte.

Ain : T'en sors-tu-là.

Voilà pourquoi, me montrant si sévère, Fût, ce matin, dérangé vos plaisirs ; Moi cependant qui, d'ordinaire, Vole au-devant de vos desirs.

Jugez, alors, si je vous aime, Puisque l'empire seul de vous protéger, Aujourd'hui, me fait braver même Le crainte de vous affiger.

Il m'a donc semblé que les sévérités de lord Frédéric...

MIS MILNER. Lord Frédéric! ne vous sé-je pas, m'avez-vous dit que je ne pouvais pas?

ELMWOOD. M'avez-vous dit votre pensée tout entière? Peut-être avez-vous été retenue par la présence de Sandfort, par la crainte de voir désapprouver votre choix... mais vous êtes seule avec moi, avec votre ami, avec celui qui doterait ses jours pour vous... et qui d'avance vous assure de son consentement... Hé quoi! vous vous levez... alors, miss Milner, ma fille, mon enfant... ne craignez rien... quand vous aurez dit tout d'affaire, votre confiance est déjà un bonheur, et je serai toujours heureux par l'idée seule que vous serez libre.

MIS MILNER. Et je le sais en effet... car jamais rien n'a été plus doux pour mon cœur que l'amitié que vous me témoigniez en ce moment.

ELMWOOD. Hé bien donc, répondez-moi : lord Frédéric serait-il l'époux de votre choix?... s'il est le roi de vous quelque espérance?

MIS MILNER. Lord Frédéric n'est pas celui que je choisirais. Je n'ai jamais encouragé sa tendresse... mon seul désir est de rester auprès de vous comme je suis, et de vous obéir en tout.

ELMWOOD. Mobil!... Hé bien dans ce moment l'exige une preuve de votre soumission... et de votre amitié... habillez-vous, et allez à cette lettre, où l'on vous attend.

MIS MILNER. Que dites-vous?

ELMWOOD. C'est moi maintenant qui vous le demande et qui vous en supplie.

MIS MILNER. Ah! je ne suis pas digne de tant de bonté... je ne le mérite pas... Cette lettre maintenant me serait odieuse... permettez-moi de ne pas vous quitter... de passer ma journée ici avec vous, en famille.

ELMWOOD. Vous m'accuserez encore d'être l'ennemi de vos plaisirs.

MIS MILNER. Oui, si vous ne forcez à sortir... ainsi vous m'obligerez plus, n'est-ce pas? Je suis libre!

ELMWOOD. Si telle est vraiment votre volonté...

MIS MILNER. Oui, ma volonté, mon désir... je n'ai pas d'autre...

ELMWOOD. Hé bien! tant mieux... car je voulais vous parler... ainsi qu'à Sandfort, d'un événement très important pour moi... d'un changement qui arrive dans ma fortune.

MIS MILNER. Parlez vite... quel bonheur!... j'ai été assés vite part dans votre confiance. Hé bien! monseigneur...

SCÈNE VIII.

LES MÉNAGES, UN DOMESTIQUE, puis FRÉDÉRIC.

LE DOMESTIQUE, annonçant. Lord Frédéric.

MIS MILNER. Lord Frédéric... ah mon Dieu! j'en avais oublié.

FRÉDÉRIC. J'ai l'honneur de saluer lord Elmwood... que je ne m'oyais pas être si heureux par reconnaissance... (à miss Milner.) Comment, miss, vous n'êtes pas encore partie?... ces dames sont en bas qui vous attendent; et j'ai réclamé l'honneur de vous donner la main... (Regardant lord Elmwood.) Hé bien, est-ce arrangé? est-ce convenu? Monsieur nous priverait-il de sa présence, ou est-il des autres?... vient-il avec nous?

ELMWOOD. Où donc?

FRÉDÉRIC. A Hyde-Parc... à cette course si brillante... où miss Milner m'a permis d'être son chevalier.

MIS MILNER. Vous, son chevalier!...

MIS MILNER. Et lord Elmwood. Oui, Monsieur... mais je voulais vous dire...

FRÉDÉRIC. Oh! je n'accepte pas d'être... j'ai votre parole.

ELMWOOD. Je croyais que miss Milner m'avait dit qu'elle n'avait aucun engagement... il paraît qu'elle aura oublié...

FRÉDÉRIC. Oublié... c'est impossible... car c'est aujourd'hui, et c'est moi même que miss Milner a daigné me promettre...

ELMWOOD. Aujourd'hui! Comment, monsieur vous avait déjà fait l'honneur de nous rendre visite?

FRÉDÉRIC. Oh mon Dieu, oui... il n'y a qu'un instant... je me suis présenté... par malheur vous n'y étiez pas; c'est votre aimable pupille qui, en votre absence, a daigné me recevoir.

ELMWOOD. Vous recevoir (à demi-voix à miss Milner), ici même... aujourd'hui... quand... ce matin vous m'avez juré... Ah! miss Milner...

MIS MILNER. Permettez... monsieur... je dois avant tout vous expliquer...

ELMWOOD. C'est inutile... il est déjà trop tard, pour me persuader, vous avez besoin d'explication... entendez ce mot serait inutile... Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai jamais prétendu vous contraindre... permets-moi d'aller à cette fête avec lady Seymour et avec Monsieur.

FRÉDÉRIC. C'est admirable!... voudriez le monde des tuteurs... Hé bien! partons-nous?

MIS MILNER. Non, monsieur... (Regardant lord Elmwood.) J'espère que plus tard on pourra m'expliquer; mais, en attendant, je vous prie de faire mes excuses à lady Seymour et à ces dames... car, bien décidément, je reste ici... et je ne sortirai pas. (Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE IX.

ELMWOOD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Comment, milord? elle s'éloigne... elle refuse de vous suivre à cette fête, qui tout à l'heure était encore l'objet de vos vœux... Qu'en-que que cela signifie?

ELMWOOD. Cela signifie qu'elle a changé d'idée.

FRÉDÉRIC. Non, milord! ce n'est pas naturel... si moi si ces dames se seront d'un pareil caractère; et sa réponse était distincte par vous... et ce consentement que vous donnez, en apparence, et avec tant de générosité, n'était qu'un piège tendu à moi.

ELMWOOD. Un piège... je pourrais vous répondre, monsieur, que je suis maître ici, et que quand je commande chaque objet; mais, en supposant, comme vous le dites, que j'en ai besoin de prêter... il me semble que je n'en manquerais point; et que, comme tuteur de miss Milner, j'aurais droit de défendre les visites et les assiduités... d'un jeune homme dont j'ignore même les intentions et les motifs.

FRÉDÉRIC. Si jusqu'ici, monsieur, j'ai tardé à me déclarer, c'est que ma position ne me le permettait pas; c'est que je sollicitais un règlement que je n'aurais pu obtenir; c'est que, brouillé avec Clarendon, le chef de ma famille, je craignais qu'il ne se refusât au consentement; mais, puisque vous l'exigez, monsieur, je viens formellement vous demander miss Milner en mariage... de vous déclarer que je l'aime, que je l'adore, que j'en suis aimé...

ELMWOOD. Aimé! et quelles raisons avez-vous de le croire?

FRÉDÉRIC. Là-dessus, monsieur, c'est moi que vous regardez... Dieu merci, je m'y connais... et j'ai un lien dans mon cœur... mais si, après un tel

aveu, vous hésitez encore; si vous refusez un parti aussi brillant qu'honorable, modeste à part, parce qu'en affaires, la vérité avant tout... si vous refusez enfin d'agréer ma recherche, je commencerai à croire à un bruit suquet, pour votre honneur, je refuse d'accepter fol... c'est que vous êtes amoureux, non pas, comme on le dit, de miss Arabella, mais de votre pupille elle-même.

ELMWOOD. Moi! monsieur... on pourrait supposer... apprenez que, dans ma position, un tel doute est une offense.

FRÉDÉRIC. Comme vous voudrez, monsieur... mais si je me suis trompé, il faut me le prouver autrement que par des discours; car, malgré la sévérité de vos principes, je vous déclare que je n'ai point de confiance dans les protestations d'un tuteur hypocrite.

ELMWOOD. Et moi, monsieur... heureusement pour vous, je n'attache point d'importance aux discours d'un fol.

FRÉDÉRIC. Un fol... encore un qui emploie l'expression. Hé bien! oui, monsieur, je suis un fol... car tel est mon plaisir... et je ne vois pas pourquoi, dans l'Angleterre, qui est le pays de la liberté, il me serait pas permis à chacun d'être comme il lui plaît... Je suis sûr parce que je le trouve bon; et je vous demanderais raison de ce que vous le trouvez mauvais.

ELMWOOD. Vous seriez fort effrayé, monsieur, s'il vous fallait chercher quelle à tous ceux qui partagent mon opinion sur votre compte... mais, ce tout cas, vous me trouverez toujours à vos ordres.

FRÉDÉRIC. Aujourd'hui même, milord... à moi-même que, sur-le-champ, vous ne me donniez votre consentement pour épouser votre pupille.

ELMWOOD. Voilà une condition qui rend le mariage impossible.

FRÉDÉRIC. Je comprends. Et c'est en ce que nous verrons; car je vous déclare que, malgré vous-même, malgré votre tyrannie, miss Milner sera à moi, et que quand je devrais la soustraire à votre pouvoir, l'enlever de ces lieux...

ELMWOOD, mettant aussi son chapeau. L'enlever!... enlever miss Milner! c'est trop fort, monsieur; et si je ne me respectais moi-même, je vous aurais déjà fait chercher par mes gens... Mais vous avez besoin d'une leçon... et c'est un soin que je me réserve... Soignons...

SCÈNE X.

LES MÉNAGES, SANDFORT.

SANDFORT. Hé bien! hé bien!... où courez-vous donc ainsi... comme des écouilles?

FRÉDÉRIC. Ne faites pas attention... c'est une demande en mariage que je vais faire à monsieur.

ELMWOOD. Oui, Sandfort, nous avons à sortir ensemble... Laissez-nous.

SANDFORT. Non, partez... je saurai auparavant ce dont il s'agit. Et quelle est cette calèche qui depuis une heure est à la porte... et où sont des dames qui s'impatiente?

FRÉDÉRIC. Dieu! lady Seymour, mes respectables tantes... Milord, je vais lui faire mes excuses, la prier de partir sans miss Milner et sans moi; de lui passer chez un ami, et dans un quart d'heure je serai ici, dans votre jardin, avec deux témoins.

SANDFORT. Deux témoins!...

Air de Turénne.

Vous voulez donc vous battre, je suppose?

FRÉDÉRIC.

Comme vous dites, dans l'instant.

SANDFORT.

Quoi vous pouvez d'une pareille chose
Parler aussi tranquillement ?

FRÉDÉRIC.

Hé ! pourquoi pas ? il est permis, je pense,
De se brüler la cervelle en riant.

Moi, j'y suis fait...

SANDFORT.

Et depuis quand ?

FRÉDÉRIC.

Mais... depuis mon voyage en France.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ELMWOOD, SANDFORT.

SANDFORT. Qu'est-ce que cela signifie ?... depuis quand avez-vous des relations avec un pareil dourdi ?... Est-ce que vous saluez avec qui il va se battre ?

ELMWOOD, froidement. Oui... c'est avec moi.

SANDFORT. Bonné de Dieu ! que m'apprenez-vous là ?

ELMWOOD. Taisez-vous ! Sandfort, taisez-vous... Il n'y a pas moyen de faire autrement ; mon honneur, celui de miss Milner...

SANDFORT. Miss Milner !... j'en étais sûr... c'est elle qui est cause de tout.

ELMWOOD. C'est ce qui vous trompe ; c'est moi qui ai insisté... qui ai outragé ce jeune homme... je l'ai menacé de le mettre à la porte... de le faire chasser par mes gens, et entre gentilshommes, ce sont des injures qui se pardonnent point...

SANDFORT. Et que m'importe, à moi !... Est-ce que vous croyez que je le souffrirai ?

ELMWOOD. Sandfort !... au nom du ciel, si l'on vous entendait...

SANDFORT. Et je veux que m'entende... je veux qu'on connaisse votre extravagance... votre folie...

SCÈNE XII

LES MÊMES, MISS MILNER.

MISS MILNER. Ah ! mon Dieu ! d'où vient ce bruit ?... et qu'y a-t-il donc ?

SANDFORT. Ce qu'il y a, mademoiselle... ce qu'il y a...

ELMWOOD, lui mettant la main sur la bouche. Sandfort, je vous en conjure...

SANDFORT. Je me taisais... milled... je me taisais pour votre honneur ; mais il n'en est pas moins vrai que j'en ai prévu, que je l'ai toujours dit ; et sans les caprices, sans les inconséquences de mademoiselle, le plus honnête homme d'Angleterre ne serait pas exposé à aller aujourd'hui se couper la gorge avec un dourdi.

MISS MILNER. O ciel ! que dites-vous ?

SANDFORT. Hé bien ! cela... c'est plus fort que moi... je ne peux pas me taire. Tel que vous le voyez... il va dans l'instant même se battre avec lord Frédéric.

MISS MILNER. C'est fait de moi... je me tais.

ELMWOOD. Sandfort !... elle se trouve mal...

SANDFORT, allant à elle. Hé bien ! morbleu, lui non ! il ne s'agit pas de cela ; il faut le détourner de ce dessein, il faut qu'il y renonce ; il faut qu'il nous donne sa parole... et encore il nous la donnerait, que je n'y croirais pas ; car je n'ai plus de confiance en lui ni en son caractère... Lui, qu'engageant des vœux sacrés... lui ! un chevalier de Malte... aller se battre pour une femme !

MISS MILNER. Grande peur ! c'est pour sa pupille !

SANDFORT. Et pour qui donc ?... à coup sûr ce n'est pas pour moi... Mais s'il est sourd à nos prières, s'il résiste à notre amitié... (A lord Elmwood) J'ai mon projet... je me mettrai entre vous deux, et si je suis tué, tant pis pour vous... vous penserez quelques-uns à votre vieux précepteur et à la dernière leçon qu'il vous aura donnée.

MISS MILNER, joignant les mains. Monsieur Sandfort, monsieur Sandfort, je vous demande pardon... d'avoir jamais pu vous offenser...

SANDFORT. Hé ! il n'est pas question de pardon, il faut qu'il nous réponde. (Regardant par la fenêtre.) Dieu ! lord Frédéric qui entre dans le jardin. (Allant à lord Elmwood, qui veut sortir.) Milled, vous ne sortirez pas d'ici.

ELMWOOD. Mes amis, mes chers amis, un instant de réflexion vous prouvera à tous deux qu'il est impossible que ce combat s'aie pas lieu... Mais pourquoi d'avance vous alarmer ? considérez combien il y a peu de duels vraiment fâcheux...

MISS MILNER. Quelles qu'en soient les suites... c'est moi, milled, c'est moi qui serai directement malheureux, car j'aurai été la cause de ce combat ; et si j'en rendrais toutes mes espérances... s'il devait me donner le coup de la mort, me renverriez-vous pas à ce cruel dessein ?

ELMWOOD. Que dites-vous ?

MISS MILNER. Qu'il est quelqu'un au monde qui possède des plus chères affections... l'idée seule que ses jours sont menacés me ferait tout sacrifier, et s'il faut vous avouer enfin un amour que je n'ai pu vaincre...

ELMWOOD. Achève.

MISS MILNER. Ah ! j'en rougis de honte... mais les dangers tendent cet arc nécessaire, j'aime...

SANDFORT. Et qui donc, malheureuse ?

MISS MILNER. Lord Frédéric.

TRIO.

AIR : Je n'y puis rien comprendre. (De la Dame Blanche.)

SANDFORT.

Grands dieux ! quelle surprise ! Elle en était éprise.

Moi, je l'ai toujours dit.

ELMWOOD.

Voilà donc la franchise Qu'elle m'avait promise !

De trouble et de surprise, Je reste tout interdit.

MISS MILNER.

De crainte et de surprise, Mon cœur palpite et frémit.

ELMWOOD. Je ne vous cache pas, miss Milner, que je suis profondément affecté de tant de ruses et de tant de contradictions... moi qui tout à l'heure croyais vous supposais de ma part la vérité.

MISS MILNER. Je ne suis pas digne de votre amitié, monsieur... et dès ce moment abandonnez-moi.

ELMWOOD. Non pas en ce moment... car, grâce à vous, je connais enfin le moyen d'assurer votre bonheur... Oui, mademoiselle, je vous promets, et je vous tiendrai pas, quelques vœux m'ayez si souvent trompé vous-même... que dès ce moment lord Frédéric ne court aucun danger... au prix du monde entier... je ne voudrais pas même mentir mettre ses jours en péril... Vous pouvez, Sandfort, me laisser sortir... je vais le trouver, et j'espère que vous serez tous contents du moi... Adieu.

SCÈNE XIII.

MISS MILNER, SANDFORT.

SANDFORT. Mademoiselle, je ne risquerais pas un mot sur ce qui vient de se passer ; car, dans ce moment-ci, j'ai trop d'avantage ; et, en ennemi piteux, je ne veux pas en profiter... mais comme depuis longtemps je cherche à connaître le cœur humain, surtout celui des femmes, je vous demandais seulement, pour mon instruction et mes études particulières, pourquoi, lorsqu'on vous offrait lord Frédéric pour mari, vous n'avez jamais voulu en entendre parler, et pourquoi maintenant ?...

MISS MILNER. Pardon, monsieur Sandfort, je suis si troublée, si inquiète... Quelle idée lord Elmwood va-t-il avoir de moi, lui qui est si noble, si généreux ?

SANDFORT. Cette fois, vous avez raison ; et voilà un sujet de moins sur lequel nous n'aurons pas de dispute ; c'est le premier...

MISS MILNER. Croyez-vous, monsieur Sandfort, que cela s'arrangera ?

SANDFORT. Pourquoi maintenant il n'y a plus rien à craindre et tout va se terminer à l'amiable... Votre taisez racontez à lord Frédéric ce que vous venez de lui avouer... il lui apprendra que vous l'aimez.

MISS MILNER. Comment, monsieur, vous croyez qu'il le lui dira ?

SANDFORT. Le moyen de faire autrement !...

MISS MILNER. Voilà ce qui me désespère... s'il avait pu ce pas en parler... il lui laisser ignorer !

SANDFORT. C'est cela... pour qu'ils se disputent encore...

MISS MILNER. Non vraiment, et j'espère bien qu'il sera plus question de duel et de combat. (On entend un coup de pistolet.) Deux ! que venez-vous d'entendre ?... lord Elmwood m'a donc trompé ! (Sandfort court à la fenêtre, qu'il ouvre, et il regarde dans le jardin.) Hé bien ! est-il blessé ?

SANDFORT. Quel lord Frédéric ?

MISS MILNER. Eh non ! milled Elmwood ?

SANDFORT. Grâce au ciel !... je le vois tous les deux ; les témoins les entourant... et ils s'embrassent, ils se séparent... l'un revient de ce côté et l'autre remonte à cheval.

MISS MILNER. Dieu soit loué ! et vous êtes bien sûr qu'il ne lui est rien arrivé ?

SANDFORT. A lord Frédéric ?

MISS MILNER. Hé non !... je vous parle de lord Elmwood, de mon taisez, de celui à qui j'ai déjà tout.

SANDFORT. Et taisez, le voici.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LORD ELMWOOD.

MISS MILNER, courant à lui. Ah ! c'est vous, milled, qu'est-il donc arrivé ?

ELMWOOD. Rappelez-vous... celui que vous aimez n'a couru aucun danger.

SANDFORT. Mais ce bruit que nous venons d'entendre ?

ELMWOOD. En essayant le feu de lord Frédéric, je lui ai accordé la satisfaction qu'il me demandait.

SANDFORT. Ah ! milled ! si je ne vous reconnaissais pas là ; c'était maquer à votre parole.

ELMWOOD. Non ; car en refusant de tirer sur lui (à miss Milner), j'ai tous les promesses que j'avais faites de ne point épouser sa sœur.

SANFORD. Et la vôtre, morbleu! la vôtre, qui nous appartenait!

ELMWOOD. Lui prenant la main. Pardon, j'en ai oublié qu'il me restait un an.

MISS MILNER. Ah, monsieur...

ELMWOOD. Alors seulement j'ai pu avouer à lord Frédéric que vous l'aimiez, que vous l'acceptiez pour époux.

MISS MILNER. Oh ciel! il le sait!

ELMWOOD. J'ai ajouté que désormais ce mariage était mon seul vœu, mon seul désir... Si vous aviez vu quelle joie il m'a fait éprouver... avec quelle reconnaissance il m'est jété dans mes bras et me demandant pardon.

AIR NOUVEAU de M. Elmwood.

A ses transports, à son ivresse,
Je ne pouvais rester indifférent;
En un mot il a ma promesse.

SANFORD.

Quoi! vous donnez votre consentement?

MISS MILNER. Mais non, malgré cette querelle!

ELMWOOD.

Mon repentir m'a déshonoré.

SANFORD.

Et ses défaits?

ELMWOOD. montrant miss Milner.

Oubliez-les comme elle.

On n'en a plus lorsque l'on est aimé.

(A miss Milner.) Hé bien, miss... qu'avez-vous?

MISS MILNER. Rien... monsieur... je suis contente, je suis heureuse; j'ai sauré des jours qui m'étaient bien précieux... mais je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

ELMWOOD. Ah! je le devine, vous êtes inquiète de ne pas le voir paraître... malgré mes protestations, vous tremblez encore pour lui... Revenez-vous dans son impatience... il m'a quitté pour tout disposer... car il faut que en mariage ne fasse qu'un seul homme...

MISS MILNER. Quoi! monsieur, il pourrait craindre?

ELMWOOD. C'est moi qui l'ai voulu; c'est moi, miss Milner, qui vous le demande.

MISS MILNER. Et moi, si je vous suis chère, je vous supplie de différer de quelques semaines.

ELMWOOD. vivement. Pas d'un jour, pas d'un instant, ou je ne le pourrais pas.

SANFORD. Que dites-vous?

ELMWOOD. froidement. Je ne pourrais pas y résister... car demain de grand matin... je pars, je quitte l'Angleterre.

MISS MILNER. Oh ciel!

SANFORD. Vous partez seul?

ELMWOOD. Non, car j'ai pensé que vous viendriez avec moi.

SANFORD. Et vous êtes bien fait.

ELMWOOD. d miss Milner. Des affaires particulières m'appellent en Italie. De puis quelque temps, depuis la mort de mon frère, j'étais le seul descendant des comtes d'Elmwood; on a pensé qu'il n'était point assez moi laisser passer à une humble protestante les biens et les titres d'une famille catholique... et c'est dans l'intérêt même de votre encre que la cour de Rome vient de me faire de mes vœux...

MISS MILNER. Que dites-vous?

ELMWOOD. Ce sont là ces papiers que j'ai reçus d'elle... et dont je voulais vous faire part à tous deux; ce changement d'état, que du reste je regrette sans indifférence, m'a figé seulement par l'idée de vous laisser seuls.

AIR : Fant Foublier.

J'avais promis à votre père

De remplir un devoir bien doux.

Et je suis resté près de vous

Tant que je vous fus nécessaire.

Je vous guidais avec effroi

Sur une route périlleuse;

Mais un autre obéit votre fol,

Un autre peut vous rendre heureux;

Vous n'avez plus besoin de moi.

SANFORD. Vous avez raison...

ELMWOOD. Et comme lord Clarendon, l'oncle de Frédéric, est le seul qui pourrait former obstacle à cette union, j'y vais de ce pas...

MISS MILNER. Milord...

ELMWOOD. Avez-vous quelques ordres à me prescrire?... quelque chose à me demander?...
MISS MILNER. Non... milord, je n'ai plus rien à vous dire; et je suis prête à vous obéir...

SANFORD. Adieu donc. (A Sandford.) Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XV.

MISS MILNER, SANFORD.

SANFORD. Enfin nous voilà donc tous d'accord; ce n'est pas sans peine... Je puis vous le dire maintenant, j'ai cru que jamais nous n'en serions; mais, grâce au ciel, tout est fini à la satisfaction générale; et j'espère que vous devez être bien contents.

MISS MILNER. Ah! je n'y tiens plus! j'en mourrai, je crois.

SANFORD. Hé bien! qu'avez-vous donc? n'allez-vous pas pleurer... maintenant que vous êtes heureux, maintenant que vous épousez celui que vous aimez...

MISS MILNER. Et si je ne l'aimais pas!

SANFORD. Qu'est-ce que ça signifie? Est-ce que nous allons recommencer?

MISS MILNER. Monsieur Sandford... daignez m'écouter.

SANFORD. Non, mademoiselle; c'en est trop, et je n'écoute rien... Il s'agit ici de l'aimer une fois pour toutes, et ça ça finisse...

MISS MILNER. Et si je ne le puis... si j'en aime un autre?

SANFORD. Un autre!... est-ce que cela est possible?... Est-ce que je puis résister le témoignage de mes yeux?... Est-ce que je n'ai pas vu tout à l'heure encore la tendresse que vous portiez à lord Frédéric?... votre pâlour... votre effort au moment du combat?

MISS MILNER. Eh! n'est-ce pas le seul dont les jours étaient menacés? Elles-vous donc si aveugle, monsieur Sandford?... et pensez-vous que je ne perne aucun intérêt à lord Elmwood?...
SANFORD. Lord Elmwood?

MISS MILNER. Oui, je l'aime; et c'est lui seul que j'ai toujours aimé...

SANFORD. Bonté de Dieu! que me dites-vous là... et que de malheurs je prévois! Dans ce moment surtout, après ce duel, ce combat, après la parole donnée... Pourquoi sans moi pas dire ce que vous pensez?... et pourquoi ne pas le dire de suite?...
MISS MILNER. Est-ce que je le pourrais? lorsque mon tuteur n'était pas libre... quand des nœuds sacrés l'attachaient à jamais! Cette idée même était un crime; et, loin d'avouer un tel amour, j'aurais voulu me le cacher à moi-même... De là les inconvénients, les contradictions que vous blâmez dans ma conduite... Ces dévouements dont

j'encourageais les hommes... ces sœurs brillantes, ces pleurs dont je m'environnais, tout cela était autant d'armes que j'employais contre lui; et, loin de l'oublier, je me travaillais encore plus malheureuse.

SANFORD. Hé bien! alors, puisque cela vous rendait malheureuse, pourquoi l'aimer...?

MISS MILNER. Ah! c'est que ces tourments mêmes avaient leurs charmes...

AIR NOUVEAU de M. Charles Plantade.

J'étais en proie à la souffrance,

Mais j'ai souffert auprès de lui!

Et donc ces larmes, dans cette foule immense, Où de mes larmes j'allais chercher l'oubli,

Autour de moi regardant à la ronde, J'aurais donné, regretant mon ennui,

Les plaines que m'offrait le monde Pour les églises qui m'attendaient ici.

SANFORD. Par exemple, voilà des choses dont je n'avais jamais eu l'idée...

MISS MILNER. Je suis bien coupable sans doute, mais je souffre, et je n'ai plus d'amis; je n'en avais qu'un, et il ne m'est pas permis de lui confier mes peines... il ne me reste donc que vous, monsieur Sandford, mon bon monsieur Sandford! n'ayez mon guide... mon conseil; que dois-je faire?

SANFORD. Pour une fille! vous êtes venue à moi dans le jour de l'affliction... et je ne troupe point votre confiance... Quelque ce soit la première fois que je suis consulté dans une pareille affaire, il me semble qu'il faut de la franchise avant tout... et puisque vous aimez lord Elmwood... eh bien! je vais le lui dire...

MISS MILNER. Y permettez-vous lui faire un pareil aveu?... plutôt mourir de honte...

SANFORD. C'est juste, cela ne se peut pas... ça n'est pas convenable... mais pourquoi l'aimerez-vous? Il n'y aurait qu'un moyen, c'est de faire cet aveu à lord Frédéric...

MISS MILNER. C'est encore pis; après ce que j'en ai passé, il croira qu'on s'est joué de lui... et si quel que je voulais empêcher une suite inévitable... ce sera un combat à mort.

SANFORD. Vous avez raison, il y va de ses jours... mais alors je vous demandai encore pourquoi l'aimerez-vous? est-ce donc une chose si difficile? Que diable! en on raisonne, on se dit: je n'y dois plus penser; et on n'y pense plus...

MISS MILNER. Monsieur Sandford, vous n'avez jamais aimé.

SANFORD. C'est vrai, et je m'en félicite, car cela m'a permis au moins de conserver quelque rectitude dans le jugement, et quelque saine doctrine les idées... Or, vous mon raisonnement; si lord Elmwood était resté dans l'ordre de Milner... s'il n'avait pas été dérangé de son vœu... vous auriez fini par reconnaître à lui... et vous auriez épousé lord Frédéric...

MISS MILNER. Je ne sais... cela se peut...

SANFORD. Eh bien! ce sacrifice que la nécessité vous forçait de faire, faites-le de vous-même... mais sans autre mobile que votre propre pitié... que le sentiment de vos devoirs... dites-vous, pour mieux voir et décider, que vos goûts, vos humeurs, votre caractère, ne conviennent peut-être point à lord Elmwood... dites-vous que peut-être vous n'auriez pas fait son bonheur...

MISS MILNER. C'est que je crois que si...

SANFORD. C'est égal... il faut vous dire la contraire... Il faut vous dire surtout que ce glorieux sacrifice vous acquiesce envers lui de tout ce que vous lui devez; que vous lui conservez l'honneur; que vous lui sauvez la vie.

MISS MILNER.

Aix : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.
En m'offrant une telle idée,
Vous m'enchaînez, et pour toujours !
Oui, ce seul mot m'a décidé.
Je me tairai pour conserver ses jours...
Je chéris mon trouble étranger !
J'en aurai la force aujourd'hui !
Vous ne voulez plus que je l'aime,
J'y consens... par amour pour lui.

SANFORD. Voilà encore de ces raisonnements
qui ne sont pas à ma portée... Mais n'entendez-
vous pas ?... c'est le bruit d'une voiture.

MISS MILNER. Lord Elmwood, sans doute... Ne
crainez rien, je tiendrai ma promesse.

SANFORD. Adieu... adieu, du courage. (Il sort
par la porte de gauche.)

MISS MILNER. Grande diable ! lord Frédéric...

SCÈNE XVI.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Ici la comédie. Qu'osé exécuter mes
ordres, et que tout suit disposé... mais nous at-
tendons, par pitié, le retour de lord Elmwood.
(A miss Milner.) Miss Milner, vous voilà... qu'il
me tarde de vous voir et de vous faire part de
mes bonheurs... Je quitte mon oncle, lord Clarendon...
chez qui je me présentais en tremblant !
Devinez qui je trouve avec lui ? Lord Elmwood,
votre tuteur, qui venait de plaider pour moi et de
gagner ma cause... Mon oncle me pardonne, il
consent à notre union ; et, de plus, à payer toutes
mes dettes... C'est-à-dire que c'est une ivresse
générale parmi tous les fournisseurs et marchands
de Londres, qui me rend devoué... et ce soir, à
l'occasion de notre mariage, je pense qu'on illu-
minera dans la cité...

MISS MILNER. De sorte que vous êtes revenu
avec lord Elmwood... et qu'il est ici ?

FRÉDÉRIC. Non... Il est allé chez le ministre
solliciter pour moi... Vous avez raison... c'est le
meilleur, c'est le plus généreux des hommes... et
je crois que pour lui, maintenant, je ferai tout au
monde.

MISS MILNER. Que dites-vous ?

FRÉDÉRIC. Oui, tout... excepté de renoncer à
vous... Mais un projet auquel je m'oppose, c'est
que lord Elmwood vienne se joindre à nous après notre
mariage.

MISS MILNER. Oh ciel !

FRÉDÉRIC. Il a donné devant moi des ordres
pour que sa voiture fût prête au sortir de l'église ;
mais nous sommes là... vous me seconderez, et je
compte sur vous pour le réclamer... Tenez... tenez,
le voici... Ah mon Dieu ! comme il a l'air triste
et défilé. Est-ce qu'il y aurait de mauvaises nou-
velles...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LORD ELMWOOD.

FRÉDÉRIC. Eh bien ! milord ?

ELMWOOD. Ah ! vous voilà, mes amis !

FRÉDÉRIC. Est-ce que mon oncle, est-ce que
l'honorable membre du parlement aurait changé
d'opinion ?

ELMWOOD. Non, vraiment...

FRÉDÉRIC. C'est donc le ministre qui a refusé
ma nomination ?

ELMWOOD. La veille.

FRÉDÉRIC. Je suis écœuré !

ELMWOOD. Et rien maintenant ne s'oppose à votre
bonheur... Tout est prêt, et l'on vous attend...
Venez...

MISS MILNER. Un moment, monsieur... Est-il
vrai, comme on me l'a annoncé, que vous êtes dé-
cédé à nous quitter... aujourd'hui même ?

FRÉDÉRIC. Nous espérons du moins que nos
pères...

ELMWOOD. Non, milord, elles seraient inutiles...
des motifs imprévus... des raisons que vous ne
pouvez connaître... moi forcé à m'écarter... il
y a de mon repos... et de mon bonheur...

FRÉDÉRIC. S'il en est ainsi, je n'ose plus insister.

ELMWOOD. Je serais déjà parti... si, comme tu-
teur de miss Milner... je ne devais assister à son
mariage et le conduire moi-même à l'autel.

FRÉDÉRIC. Ça, c'est trop juste.

ELMWOOD. Oui... c'est mon devoir, et surtout
d'être je les remplirai tous. (A sa domestique.)
Avertissez monsieur Sandfort, et priez-le de des-
cendre... (A miss Milner.) C'est lui qui, avec
moi, vous servira de témoin... si toutefois il s'ob-
tient de vous déplaier pas, et si votre haine pour lui...

MISS MILNER. Je ne le hais plus... je ne hais
personne... d'ailleurs, monsieur, dès que vous
l'ordonnez, vous savez bien que j'obéirai toujours
avec empressement et avec plaisir.

ELMWOOD. Et d'où vient donc ce trouble ? d'où
viennent ces larmes ?

MISS MILNER. Ne sont-elles pas naturelles ?
quand je pense que vous vous éloignez, que nous
allons être séparés... peut-être pour toujours ?

ELMWOOD.

Aix : Rappelez-moi, je reviendrai (d'Amédée
Beauplan).

Non, si j'en crois mon espérance,

J'attends un meilleur avenir ;

Je serai, malgré la distance,

Près de vous par le souvenir.

Erreur sur un autre rivage,

De loin encore je vous suivrai ;

Et sur vous se grondait l'orage,

Rappelez-moi, je reviendrai.

Mais avant de nous séparer, s'il m'est permis de
faire entendre ici les conseils d'un ami... Va, ma
fille, sois vertueuse, aime ton époux, pratique tes
devoirs ; tranquille et heureuse dans ton ménage,
thèse marion de défendre ton cœur de toute fau-
sseté passion... car si la raison nous donne la
force d'en triompher, elle ne nous donne pas
celle de nous en consoler... elle n'empêche pas
les regrets qui nous poursuivent... les tourments
qui nous déchirent... Venge, mon enfant... venge,
miss Milner, embrassez-moi, et partez !... (Miss
Milner se jette dans ses bras en pleurant, tan-
dis que Frédéric les regarde en souriant et en
caressant une larme.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, SANFORD

SANFORD, entrant par le fond et apercevant
ce tableau. Que vois-je ? Miss Milner dans ses
bras ? (Courant à Frédéric.) Tout est donc connu
et arrangé ?

FRÉDÉRIC. Eh ! sans doute.

SANFORD. Comment cela est-il arrivé... com-
ment avez-vous su qu'elle l'aime ?

FRÉDÉRIC. Et qui donc ?

SANFORD. Son tuteur.

ELMWOOD et FRÉDÉRIC. Qu'ai-je entendu !

MISS MILNER, allant à Sandfort pour la faire
taire. Malheureux ! ne l'ignorez pas !

SANFORD. Dicit qu'ai-je fait ! Non, non,
elle ne s'en va pas ; mettez que j'en ai rien dit. (A
Frédéric.) C'est vous seul qu'elle aime, ou du
moins qu'elle épouse... il n'y a que cela de vrai.
FRÉDÉRIC. Vous avez raison... telle est la vé-
rité qu'on voulait me cacher, et que, grâce à
vous, je connais enfin.

ELMWOOD. Monsieur, vous pourriez supporter...
FRÉDÉRIC. Oui, milord, d'être que l'écou-
le de m'avoir méconnu, de m'avoir outragé... Aven-
turons pu penser que, dans la lutte qui s'est établie en-
tre nous, je resterais continuellement chargé du
poids de vos bienfaits ? ou me jager-vous incapab-
le d'acquiescer jamais ? Vous avez épargné
mes jours ; vous m'avez raccommodé avec mon
oncle ; vous avez assuré ma fortune, mon avenir...
voilà de grands bienfaits, de grands services sans
doute... Hé bien ! d'un seul mot je les égalerai, je
les surpasserai encore. (Regardant Miss Milner.)
Je l'aime, je l'adore ; elle est à moi, vous ne l'avez
donnée... Hé bien ! prenant la main de lord
Elmwood et celle de miss Milner) épousez-la, et
soyez heureux.

ELMWOOD. Dieu ! qu'entendez-vous ?

MISS MILNER. Quelle gêne !

FRÉDÉRIC. Je savais bien que je prendrais ma
revanche ; et vous voyez, miss Milner, que un fait
peut quelquefois avoir du bon... Mon seul tort est
d'avoir pu me croire sûr... cela m'est arrivé
tant de fois, que l'habitude peut-être pourrait me
servir d'excuse.

SANFORD. Monsieur, malgré cette dernière
phrase-là, votre conduite est belle, et je l'ap-
prouve.

FRÉDÉRIC. Vous êtes bien bon...

SANFORD. Et vous, miss Milner, me pardonnez-
vous d'avoir, malgré moi, trahi votre secret ?

MISS MILNER. Ah ! je ne vous en veux plus...

FRÉDÉRIC. Ni moi, docteur... au contraire, cela
doit me porter bonheur... et s'il y a une justice
en ce monde, d'autres belles me doivent des
consolations.

SANFORD. Voilà un vrai philosophe... perdre
une maîtresse et prendre gaîment son parti.

FRÉDÉRIC. patiemment. Oh ! j'y suis habitué.

SANFORD. Habitué !

FRÉDÉRIC. Oui... depuis mon voyage en
France.

CHOEUR.

Aix de Mayon.

O moment plein d'intérêt !

Pour nous qui heureux sort...

L'amour et la sagesse

Vont se trouver d'accord.

MISS MILNER, au public.

Aix du vaudeville des Frères de l'ail (musique de
M. Heudier).

O vous, messieurs, qui sont votre tuteur
Prenez toujours les sursis, les sursis...
Dans chaque pitié, ancienne ou bien nouvelle,
Vous savez comme agissent les tuteurs,

On sait comment se montrent les tuteurs
De leur pupille, imprudents, indociles,

Is ont toujours pardonné les erreurs...
Par mes défauts quand j'agis en pupille,

Par vos bontés agissez en tuteur.

FIN.

46938

N. d'inv.

1723

UN BAL DU GRAND MONDE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. VARIN ET DESVERGERS;

REPRÉSENTÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 7 JUIN 1830.

DISTRIBUTION EN LA PIÈCE.

MARGISSE BICHONNEAU, coiffeur. MM. ARNAL.
BLAVEAU. BARDON.
TOKEMBOURG. AMAND.
ABOLPHE. HIPPOLYTE.

GERMAIN. M. BALLARD.
LA BARONNE. MME BALTHAZARD.
CAMILLE. DELVALLE.
HOMMES ET FEMMES INVITÉS, DOMESTIQUES.

Le théâtre représente un riche salon. — Trois portes ouvertes dans le fond, laissant voir une salle d'attente pour un bal — à droite, l'entrée principale. — À gauche, une porte conduisant aux appartements.

SCÈNE I.

BLAVEAU, DOMESTIQUES.

(Au lever du rideau, Blaveau sort du fond, suivi de deux ou trois domestiques.)

BLAVEAU. Vous l'avez entendu?... c'est à moi seul que vous êtes affaire pour tous les détails de la soirée... Allez, et que le service s'en souvienne... J'aurai les yeux sur vous. (Les domestiques sortent.) Comme c'est désagréable... le maître de maison qui donne un bal magnifique... la plus brillante société... et qui se trouve indisposé tout à coup... impossible de faire les honneurs lui-même... C'est sa faute... quand on est riche, et qu'on a le temps d'être malade... on devrait choisir le moment... Il est vrai que je suis là pour le représenter et je m'en charge... Il n'est pas difficile de représenter un homme riche, tant qu'il ne faut payer... que de sa personne... Mais l'apercu qu'en a une dame seule... en toilette de bal... je dois la connaître... certainement je la connais...

SCÈNE II.

BLAVEAU, LA BARONNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, indiquant Blaveau. (Il sort.) Le bonté de vous adresser à monsieur. (Il sort.)

BLAVEAU, allant offrir la main à la baronne. Madame, daignez permettre...

LA BARONNE. Monsieur, ne puis-je voir le maître de la maison, M. Darville? C'est à lui que je voudrais parler... Vous pourquoi je suis venue seule et d'avant bonne heure... une demande à lui faire, une information à prendre...

BLAVEAU. F'en suis désolé, madame... veuillez recevoir ses excuses... un accès de goutte vient de le saisir à l'instant même... après son dîner... croyez que c'est malgré lui... bien malade...

LA BARONNE. Ce pauvre Darville...

BLAVEAU. Et c'est moi qui, en qualité d'ami, de parent... je suis cousin de Darville.

LA BARONNE. Ah!... oui... je sais... monsieur Blaveau...

BLAVEAU. Courtier d'assurances maritimes... il n'a rien de le remplacer, et j'y ai songé... Ça ne paraît si peu! je suis si occupé... je connais tout Paris...

A la de la Robe et les bottes.

Médecins, avocats, notaires,
Banquiers, gendarmes, avocats,
Commerçants, simples provinciaux,
Pairs, députés et magistrats,
Oui, quelque temps traités à la mode,
Ne m'ont frappé bien souvent qu'à demi...
J'offre au hasard ma main à tout le monde,
Et me disant : Ce doit être un ami!
J'offre au hasard ma main à tout le monde.
Bien sûr de trouver un ami.

N'ai-je pas l'honneur de parler à madame Darville, la femme d'un de nos principaux notaires?

LA BARONNE. Non, monsieur... Vous êtes dans l'erreur...

BLAVEAU. C'est singulier!... J'aurais parié...

LA BARONNE. Mais, pardon... pourriez-vous me dire si M. Tokembourg est déjà dans les salons?

BLAVEAU. Tokembourg?... je le connais beaucoup... Sur Tokembourg... un membre de la chambre des Communes...

LA BARONNE. Du tout... un banquier de Wey...

BLAVEAU. Ah! ce n'est pas le même, je confondais... Il n'est encore arrivé que très peu de personnes; mais n'importe, je cours m'informer dans les salons... et s'il y est, je vous l'annonce sur le champ...

LA BARONNE. Je vous remercie infiniment obligée...

BLAVEAU. Ah! madame!... c'est moi qui suis le vôtre. (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, seule.

Je n'ai pu y résister! J'étais dans une agitation... relisons son billet... « J'appréhends que votre mari va ce soir au bal... Trouver un moyen pour ne pas l'accompagner, et attendre moi toute la soirée... Il faut que je vous parle aujourd'hui!... » Non, non... Il ne serait pas venu, après plus d'un mois passé sans me voir... Ce billet est une ruse... une trahison! Il a su que mon mari devait aller chercher Camille à sa pension... qu'il devait le mener au bal... ma présence les aurait gênés, et tandis que je l'attendrais chez moi le péril... et pourtant s'il était traité... Car enfin il n'a jamais été admis chez M. Darville... il n'est pas probable qu'il soit invité... C'est de quoi je veux m'assurer d'abord... En tous cas, ma femme de chambre est prévenue, et si par hasard il venait au rendez-vous...

SCÈNE IV.

LA BARONNE, BLAVEAU.

BLAVEAU. Mille pardons, madame, de vous avoir fait attendre... Décidément, M. Tokembourg n'est pas encore parti...

LA BARONNE. Je ne vous en remercie pas moins, monsieur... En attendant, je vais saluer M. Darville, si toutefois ma visite n'est pas importune...

BLAVEAU. Importune!... ah! madame... une jolie femme se fût jamais, même pour un gouteux dans son fauteuil, et j'aurais bien pu pour vous faire des compliments... mais je crains d'être fatigué... j'ai horriblement peur d'être fatigué.

LA BARONNE. Et part. Quel original!

BLAVEAU, lui indiquant la porte à gauche. Donnez-vous le peine d'entrer. Quand ce cher Tokembourg arrivera, j'aurai l'honneur de vous en prévenir.

LA BARONNE. Vous me rendrez service.

A la d'Amour.

De vous donner autant de peine, En vérité, je dois rougir.

BLAVEAU. Madame, soyez-en certaine, Vous être utile est un plaisir. Ne doutez pas de ma galanterie, Oui, je suis un vrai Colas, Et pour servir femme jolie, J'irais à Rome ou bien même au Japon.

ENSEMBLE.

LA BARONNE.

De vous donner autant de peine, En vérité, je dois rougir; Mais d'avance je suis certaine De votre zèle à me servir.

BLAVEAU.

Pour moi ce n'est point une peine, Pour moi c'est de vous servir! Madame, soyez-en certaine, Vous être utile est un plaisir.

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE V.

BLAVEAU, puis TOKEMBOURG et CAMILLE, entrant à droite.

BLAVEAU. Allons, je suis en verve... je me sens de l'esprit, beaucoup d'esprit... Il y a des jours comme ça, où on ne se reconnaît pas soi-même... TOKEMBOURG, entrant. Viens, ma chère amie, ne me quitte pas... Qu'est-ce que tu as donc à regarder toujours derrière toi?

CAMILLE. Mâ-t, rien, je vous assure...

BLAVEAU. Eh quoi, vous je-t... c'est ce cher docteur... Enchaîné de vous voir, docteur.

TOUKMOBO. Docteur !, vous me prenez pour un docteur ? moi qui sème toutes les semaines des sœurs de mon confrère Darville...

BLAVEAU. Allez donc !

TOUKMOBO. Toukmo-bourg... vous de vous rappeler pas ? Toukmo-bourg, haquard...

BLAVEAU. De Francfort ?

TOUKMOBO. Non, de Weymar... et de plus, hôte de première classe... il me semble que j'ai une figure... Il y a des gens qui appellent ça un type ; je ne comprends pas le mot, mais je le trouve assez flatteur.

BLAVEAU. Parbleu ! et puis votre réputation... C'est vous qui avez une si jolie femme ? permettez que je présente mes hommages à madame la baronne... (Il s'adresse Camille.)

TOUKMOBO. Mais nous... ce n'est pas elle... c'est ma nièce Camille.

BLAVEAU. Ah ! c'est juste... Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

TOUKMOBO. Ma foi, mon cher Blaveau, car moi, je n'ai pas oublié votre nom ni votre figure... on peut dire que vous êtes un fameux... comment appelle-t-on ça un fringant... *utaherim* ? Je ne comprends pas le mot, mais je le trouve assez drôle...

BLAVEAU. Il est vrai qu'aujourd'hui je suis d'une distraction... Madame la baronne ne vous a donc pas accompagné ?

TOUKMOBO. Non ; elle est indisposée.

BLAVEAU. C'est malheureux.

TOUKMOBO. Au contraire, elle l'est presque tous les jours, et si elle ne l'était pas, je crains que sa santé se dérange... D'ailleurs, depuis six mois que nous sommes à Paris, vu que ma femme s'ennuyait en Allemagne, elle doit être fatiguée de l'air, de plaisir... quant à moi, je n'y tiens plus...

BLAVEAU. Et malgré cela, vous êtes venu ?

TOUKMOBO. Oui, à cause de Camille... j'ai été le chercher à sa pension... il est temps qu'elle connaisse un peu le monde... et puis on parle d'un autre emprunt... il y aura ici des banquiers, des hommes de finance, et je suis bien sûr d'en causer avec eux. Ma femme m'aurait pleuré... je ne peux pas la quitter un instant... elle est jeune, on l'enlève de séductions...

AIR de Paris et Remence.

J'en conviens, ça me porte ombre,
Car un bal me semble toujours
Pour les galants un lieu d'égotisme.
Où des papiers se font hauser le cœur.
Où, c'est vraiment la Bourse des amours
Formant des dunes tendreuses
Les coeurs y s'épandent sans bruit...
L'amant y fait bien ses adieux,
Mais l'époux y perd son crédit ;
Tous les époux y perdent leur crédit.
BLAVEAU. En effet, c'est assez l'usage.
TOUKMOBO. Oh ! c'est que nous je suis brutal, très brutal... nous autres maris allemands, nous ne voulons pas qu'on nous traite à la française.

BLAVEAU. Ah ! ah ! eh ! ce cher baron... ah ! mon Dieu ! j'oubliais... tout-à-l'heure, une jeune dame demandait après vous.

TOUKMOBO. Une jeune dame ?

BLAVEAU. Oui, une de vos parentes... j'ai promis de la prévenir, et je cours... mais la voici elle-même.

SCÈNE VI.

BLAVEAU, LA BARONNE, TOUKMOBO, CAMILLE.

TOUKMOBO. Qui va-t-je ? ma femme !

CAMILLE. Ma tante !

LA BARONNE. Eh bien ! oui, c'est moi... Bonjour, Camille.

TOUKMOBO. Comment, madame... et votre indisposition ?

LA BARONNE. Elle s'est dissipée tout-à-coup, et j'étais bien sûre de vous faire plaisir en venant vous remercier.

TOUKMOBO. Certes, j'étais loin de m'attendre... d'autant plus que monsieur m'avait dit qu'une de mes parentes...

BLAVEAU. C'est une surprise que je vous ménageais.

TOUKMOBO. À part. Elle est agréable, la surprise !

LA BARONNE. Je viens de voir M. Darville... il souffre toujours... Courrez-vous qu'il n'a pu me nommer aucune des personnes invitées... On ne comprend bien une de savoir avec qui on doit se rencontrer.

TOUKMOBO. Cela n'est pas facile, dans les bals d'aujourd'hui... c'est si mêlé... il s'y introduit une foule de gens qui ne sont connus de personne, pas même de maître de la maison !

BLAVEAU. Oui, c'est un abus et j'en gémis autant que vous ; mais pourquoi je me suis chargé des invitations. Je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi... Ainsi rassurez-vous, vous n'aurez que des personnes avec lesquelles je suis bien particulièrement, mes préférences sont prises, et je défie bien que l'on trompe ma surveillance.

LA BARONNE. Alors, vous pouvez me dire si, dans le nombre des invités, se trouve monsieur... attendez... son nom m'échappe... Adolphe Blangy !

CAMILLE, à part. O ciel ! ma tante aussi-elle s'aperçoit !

BLAVEAU. Blangy !... je ne connais que ça... un musicien ?

LA BARONNE. Non... un jeune peintre.

BLAVEAU. Blangy ! Blangy !... (Il tire la Mère de sa poche et la parcourt.)

TOUKMOBO. Un jeune peintre !, c'est assez-voilà donc connu ça, ma chère tante ?

LA BARONNE. On le cite parfois comme un talent fort distingué... et je serais curieuse de le voir.

TOUKMOBO. Parlez sans l'avoir vu, je m'en fais bien une idée... un artiste est un homme comme un autre.

LA BARONNE. Oui, pour un banquier !

TOUKMOBO. Je ne comprends pas le mot.

BLAVEAU. Il s'est pas sur la liste, ce cher Blangy, je l'aurai oublié !

CAMILLE, à part. Quel dommage ! il ne viendra pas !

LA BARONNE, à part. Je suis plus tranquille !

BLAVEAU. J'entends les valises se paquer à la port ; le bal ne tardera pas à s'ouvrir.

TOUKMOBO. Allons, baronne, puis-je vous voir, si tel bien que je me décide à danser.

LA BARONNE. Vous êtes d'un galantier !

BLAVEAU. Le fouk arrive... quelques personnes viennent de se côtoyer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HOMMES ET FEMMES.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Plaisir, amour, inconnu (Je cite de Gaudet).*

Félic, amable ivresse,
Sous l'enchanteur,
Où du plaisir
Il faut jouir.
Livrons-nous au plaisir.
Le bal commence,
Comme vite à la danse
Où du plaisir,
Il faut jouir.
Livrons-nous au plaisir.

BLAVEAU, qui, pendant le chœur, a saisi tout le monde.

Pas une figure étrangère ;
C'est très-bien ; je les connais tous.

TOUKMOBO, à Camille.
Saluez la foule, entrons ma chère.

BLAVEAU, à la baronne.
Ah ! madame, je suis à vous !

REPRISE DU CHOEUR.

Félic, amable ivresse, etc.
(En chantant le chœur, tout le monde se dirige vers la gauche. Blaveau est à la tête donnant la main à la baronne, et Toukmo-bourg à sa nièce ; quand les derniers couples sont près de quitter la scène par la gauche, Narcisse paraît à la porte à droite, et s'élève sur la pointe des pieds pour regarder.)

SCÈNE VIII.

NARCISSE, seul.

Dieu ! que cette dame est bien coiffée comme c'est fait ! comme c'est tapé... grâce, élégance, combinaison neuve et hardie... Il y a du génie dans cet édifice capillaire ! Ah ça, mais où ça va-t-elle ? Diable n'emporte, je suis... j'ai pénétré jusqu'en salon... Voilà pourtant où peut conduire une imagination effrénée ! Avant-hier je lis dans un journal politique que M. Rivier, banquier, doit donner aujourd'hui un bal très brillant ! J'ai bien beaucoup les bals, et en sûr je me dirige du côté de la rue de Provence... Je vois de loin des équipages à s'a-pa-fair !... Il me tenait qu'à moi de garder le filon... j'ai été à pied, et puis ça m'aurait retardé... Je suis tout bêtement le tréfiler, et j'arrive au des premiers à la porte du bal... J'étais là depuis une demi-heure à examiner la tête des plus jolies femmes... D'ya j'avais sur moi une vingtaine de coffres avec une soucoupe plein de sel et d'arôme... tout-à-coup un laideur s'arrête... une dame se décoiffe... Une dame ébahie... des épaules blanches... et une tournure à se mettre à genoux... derrière... Je porte mes regards plus bas... et j'aperçois sur son front une note pitoyable, une note d'une sensation nouvelle... O détre d'un siècle !... Mon esprit naturellement progressif s'élève derrière cette innovation, mes jambes sautent mon esprit... elles ont de la peine, mais elles le suivent, et me voilà transporté, je ne sais comment... au milieu d'un bal du grand monde... moi, coiffeur chevre, sans nom, sans boutique et sans argent, mais poussé hors de ma sphère par le démon de l'enthousiasme ! Au fait, je ne suis pas si plus déplacé qu'un autre, moi, qui par tout me trouve en rapport avec toutes les sommités sociales... et j'ose dire qu'on me traite avec certains égards...

AIR : J'ai vu le Fornax des dames.

Je vois beaucoup d'grands personnages
Qui même auprès de leurs époux
En dépit de tous les usages,
Sur la tête gardent leurs chapeaux !
Mais, malgré leur honte à s'en faire,
Tous ces gros merveurs sans rougir,
Quand c'est à moi qu'ils ont affaire,
Commencent par se découvrir.
Ils sont furus de se découvrir.

Malheureusement je suis peu connu... mes œuvres n'ont pas encore de célébrité... J'ai du talent, du savoir... J'en ai beaucoup, mais un mérite modestique, comme la vilette, ne se trahit que par son parfum. Ajoutez à ça que je loge au cinquième, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. Ah ! que n'ai-je un brevet... que ne peût-on lire sur mon enseigne, à l'entree... ou au rez-de-chaus-sée... Un tel, coiffeur breveté de son altesse royale le prince ou le prince... une telle ! il ne me faudrait que ça !... et voilà ce que je sollicite depuis

un diècle... J'espérais trouver des protecteurs parmi mes pratiques! Il y en a tant qui ne doivent leur élévation qu'à leur sottise! Les ingrats n'ont tous oublié... Si de moi-même l'émour n'avait emporté des déboires de l'ambition... Mais j'en souhaite la seule femme que j'aime m'en fait un déshonneur!... O Filles, incertaines Fidèles! Qu'est-elle devenue depuis six ans?... depuis l'époque où nous chassions ensemble l'opéra-comique à la rue Chantier?... Elève du Conservatoire, elle donnait beaucoup d'enseignements... C'est même parce qu'elle en donnait à tout le monde que je ne suis riche. Et un beau matin elle est partie... elle a porté à l'étranger... sa voix et son cœur... une voix pleine et un cœur vide!... deux éléments de succès!... Mais voilà une heure que je bats des chaînes en Espagne, et j'oublie que je suis dans un hôtel de Paris... Il est temps de le fuir, si je ne veux pas qu'on me fasse à la porte... Cependant, avant de partir, je crois qu'il se serait pas mal d'aller de répandre ici quelques-unes de mes idées... J'en ai toujours sur moi une poignée... et je ne trouverai jamais une meilleure occasion... (Il cherche dans sa poche.)

SCÈNE IX.

NARCISSE, ADOLPHE.

ADOLPHE, entrant avec précaution par la droite. En vérité, je tremble comme un enfant... Ou n'est pas plus embarrassé que moi...

NARCISSE. Voici de monde... Il n'est plus temps...

ADOLPHE. Venir au bal sans y être invité, c'est bien délicat... Je me demandais tout au monde pour rencontrer quelqu'un de mes amis...

NARCISSE. Fais filer trop long-temps...

ADOLPHE. Je regardais. Un jeune homme!... je ne le connais pas... C'est dommage!

NARCISSE. Comme il me regarde... Tâchons de m'enquérir...

ADOLPHE, s'approchant. Monsieur, mille pardons de vous retarder... Auriez-vous la bonté de me dire où il y a déjà beaucoup de monde au bal?

NARCISSE. Mais oui, monsieur... j'ai vu entrer pas mal d'individus des deux sexes.

ADOLPHE, à part. Tant mieux... ma présence sera moins remarquée...

NARCISSE, de même. Il ne me connaît pas!... (Haut.) Monsieur, j'ai bien l'honneur... (Il veut s'en aller.)

ADOLPHE. D'après ça, monsieur... la soirée promet d'être agréable... le jeu et la danse sont sans doute fort amusés!

NARCISSE. Mais dans... Il paraît qu'ils s'en donnent bien... On les entend se débattre depuis ici...

ADOLPHE. Ils font bien... car on ne s'amuse pas toujours au bal...

NARCISSE. Moi, qui vous parle... j'en suis sûr! D'abord je ne me sens pas à mon aise...

ADOLPHE. Je ne m'étonne plus si vous ne dansez pas...

NARCISSE. J'étais venu dans un but plus élevé... non pas que je sois l'ennemi de ce défilé... J'ai à garder d'environner un autre... mais ça dépend de local.

ADOLPHE. Du local?... Qu'entendez-vous par là?

AIR DE *Pléje*.

Il me semble qu'on danse ici
Comme partout...

NARCISSE.

Ce sont d'autres allures;
Je dois vous révéler aussi
Que je n'ai connus pas les figures;
Ça pourrait s'y glisser et je craie
De m'exposer à quelque inspectionnel.

Je pars, et je m'en vais soudain,

C'est justement pour éviter la danse,

C'est afin d'éviter la danse.

ADOLPHE. Comment, vous parlez déjà!

NARCISSE. C'est plus prudent... surtout chez des gens de la haute volée!

ADOLPHE. Ma loi, monsieur, j'en suis sûr! Entre jeunes gens ce n'est pas la façon... et si vous restiez, je réclamerais de vous un léger service...

NARCISSE. Un léger service! (À part.) Est-ce qu'il voudrait se faire mettre des papillotes!... (Haut.) Parlez, monsieur, si la chose est de mon ressort...

ADOLPHE. Oh là, moins que rien!... Vous savez comme il est désagréable d'arriver seul au milieu d'une soirée... Tous les yeux se fixent sur vous...

NARCISSE. Oui... c'est embêtant!

ADOLPHE. Tandis qu'à deux... enfin, si cela ne vous dérange pas trop, je vous prierais d'entrer avec moi dans la salle du bal!

NARCISSE. Pour ça... je suis désolé de vous retenir... impossible! J'ai bien l'intention...

ADOLPHE. Impossible et puis je n'ai rien!

NARCISSE. J'ai mes raisons... D'abord, j'ai peur qu'il n'y fasse trop chaud pour moi!

ADOLPHE. Si vous n'avez pas d'autres motifs?

NARCISSE. C'est en motif de motif qu'il n'est pas indifférent!

ADOLPHE. Soyez tranquille!... il doit y avoir des autres causes!

NARCISSE. Des autres?... raison de plus!... un rendez-vous, passe encore; mais au premier, c'est très-malade.

ADOLPHE, à part. C'est juste de moi-même... je m'adresse justement à un original de première force...

NARCISSE, à part. Ce jeune homme me fait l'effet d'un intrigant.

SCÈNE X.

NARCISSE, BLAVEAU, arrivant par le fond.

ADOLPHE.

BLAVEAU. Que de monde!... quelle foule!... c'est charmant! Ah! eh! deux jeunes gens qui se rencontrent déjà!

NARCISSE, à part. Encore un nouveau!... j'ai filé trop long-temps...

BLAVEAU. Pardon, messieurs, vous connaissez?... Chacun s'amuse à sa manière, c'est trop juste!... mais je vous prie de vous excuser bientôt votre solitude... les salons se remplissent tellement que les quadrilles vont retarder jusqu'à...

NARCISSE. On va danser ici!... (À part.) J'ai filé trop long-temps...

BLAVEAU. C'est une si bonne chose!... je suis sûr que ça vous va! Darville ne puisse jouer du coup d'œil... il serait enchanté!

ADOLPHE. Comment, M. Darville?

BLAVEAU. Ne vous ai-je pas dit qu'un soir de gaudin le choisit dans son feuillet?

ADOLPHE. Non, je l'ignorais... (À part.) C'est bon à savoir!

NARCISSE, à part. Ah! le bourgeois n'y est pas!

BLAVEAU. Je n'ai pas de peine à le remplacer... c'est presque au bal de famille... Par malheur les dames sont en majorité! Il n'y a qu'elles qui s'occupent... mais elles mangent de cavaliers...

On en voit de charmantes qui sont obligées de faire l'apaisement... Je vous en offre dans votre intérêt. Deux jeunes gens comme vous devaient accourir à la beauté malheureuse!

NARCISSE. Monsieur!... vous êtes trop bon!... ADOLPHE. De quoi s'agit-il de rendre service aux dames, je n'ai rien...

BLAVEAU. Très-bien... Et vous, monsieur?

NARCISSE. Oh oui, c'est différent... je m'en ferais...

BLAVEAU. Comment! lorsque vous êtes tous deux l'exemple...

NARCISSE. Mon ami! mon ami!... permettez-moi de le dire! (Il le tire à l'écart.) Vous savez que dans les bals, il y a comme ça des gens qui se font... Étes-vous bien sûr de ce particulier?

BLAVEAU. Parfait! Il le connaît peut-être mieux que vous!

NARCISSE. Ça ne m'étonnerait pas... j'ignore complètement ses noms, professions et domicile...

BLAVEAU. Vraiment!... c'est un secret d'ambassade.

NARCISSE. Ah! bah!

BLAVEAU. Un diplomate fort distingué.

NARCISSE. Un diplomate!... (À part.) Moi qui le prenais pour un intrigant.

BLAVEAU, s'approchant d'Adolphe. Allons, messieurs, je compte sur vous; ne perdez pas de temps... ne laissez pas échapper les plus jolies danses...

Moi, j'ai affaire... vous pardonnerai...

ADOLPHE, le retenant. De grâce, monsieur, excusez-moi... (Il le tire à l'écart.) Serait-il indigne de vous demander quel est ce jeune homme? Sa conversation est si bizarre, que je serais curieux...

BLAVEAU. Rien de plus naturel... c'est un sous-préfet.

ADOLPHE. Ah! je ne l'aurais jamais cru... Il a une manière de s'exprimer...

BLAVEAU. Vous sentez qu'il y a sous-préfet et sous-préfet...

ADOLPHE. Au fait, c'est possible.

BLAVEAU, à deux d'air. Mais pardon... il faut que je sois parti...

AIR : Vers le temple de l'hygiène.

Je dois profiter du temps,
Et vous en faire usage;
Sur les rafraîchissements
Un mylord veut une glace,
Un monsieur à maigre face,
Avec un regard vorace
Me demande un consommé...

Puis un jeune amant timide
S'efforce d'un air caillade
Si le punch est allumé.

(Bis.)
Ainsi vous allez danser... mais débarrassez-vous d'abord de vos cheveux. (Il le tire par le revers du nez.) Permettez, je vais les mettre au ventail.

Adieu, mes amis, nous nous reverrons. (Il sort par la droite.)

SCÈNE XI.

NARCISSE, ADOLPHE.

NARCISSE, à part. Un secrétaire d'ambassade, ce n'est pas de la petite bière, et ça n'a pas de danser un coup d'épée, je serais bien sûr d'obtenir le brevet que je mérite! Il faut le négocier... voyons négocier...

ADOLPHE. Eh bien! monsieur, êtes-vous décidé à rester au bal?

NARCISSE. Oui, monsieur, oui, j'ai changé d'idée... Dans la maison, ils ont fait de braves gens...

de dignes gens... et puis tout-à-l'heure ma soirée a paru vous être agréable... vous tenez à m'avoir avec vous?

ADOLPHE. Je vous suis en homme trop remarquable pour que je m'avis de vous quitter.

ADOLPHE. En vérité, monsieur, vous interprétez singulièrement...

NARCISSE. Allons, je vois que vous êtes très, parce que je vous ai refusé le service en question...

J'ai eu tort, en pour mieux dire, je me suis rendu comme un animal. Mais à présent, mettez-moi à l'épreuve... je suis à vos ordres...

ADOLPHE. Ah! monsieur!

NARCISSE. A vos ordres, c'est le mot... vous me faites fabriquer de la fausse monnaie!

ADOLPHE, à part. Quel drôle de corps! (Haut.) Eh bien! maintenant, entrons ensemble...

NARCISSE. Entrez, je me raique. (Il se remet tout deux vers le fond.)

ADOLPHE, qui n'est au coup-d'œil si gauche.)
Grande Dieu ! que vois-je ?... le baron, et Camille un peu plus loin !...

NARCISSE. Est-ce que nous n'entrons pas ?

ADOLPHE, le retenant. Un instant !...

NARCISSE. Je ne suis pas pressé.

ADOLPHE. Le baronne ici... moi qui croyais d'après sa réponse... Accablée-elle des soupçons ?... Comment éviter ses regards ?... Comment parler à Camille ?

NARCISSE. Vous ne semblez pas dans votre accoutrement ?

ADOLPHE. Monsieur, vous m'avez offert vos services... Pouvez-vous compter sur votre obligeance ?

NARCISSE. Trop heureux si l'occasion se présente !...

ADOLPHE. Eh bien ! elle se présente...

NARCISSE. Oh est-elle, que je la salue !

ADOLPHE, lui indiquant Camille. Tenez, là-bas, près de la cheminée... Voyez-vous cette jeune personne, en robe blanche... des fleurs dans les cheveux ?...

NARCISSE. Oui... c'est pas mal... Pourtant, ce serait plus harmonieux si les fleurs, au lieu d'être disposées horizontalement...

ADOLPHE. Et de s'agit pas de ça ! Faites-moi l'ouïté d'aller inviter à dîner.

NARCISSE. Cette jeune personne ?...

ADOLPHE. Est-ce que cela vous contrarie ?

NARCISSE. Au contraire !... La petite est fort bien... et voilà ce que je ne comprends pas... Si c'était une tante ou une grand-maman, à la bonne heure... ça se fait !... C'est une chose qui se fait !

Aux de l'école de village.

On voit un aimable
Forgeron m'air de famille,
Fini que d'un côté l'aimant
A l'écart fait dans la file.
Le sentiment poursuit nos coeurs,
Quand plus loin la maman figure,
Et c'est ainsi qu'un bal toujours,
L'amitié protège les amours,
A la barbe de la nature.

ADOLPHE. Adressez-vous à la jeune personne... ça vaudra mieux.

NARCISSE. Cependant, permettez... il était convenu que je vous rendrais service, et pas du tout, c'est vous qui me procuriez de l'agrément. Alors, je vous devais de la reconnaissance... et ça ne fait pas mon compte.

ADOLPHE, tirant son portefeuille, et écrivant sur un des feuillets. Qu'à cela ne tienne... Vous de quel vous saluez... Je le prévins que je suis au bal, et que j'ai besoin de lui parler...

NARCISSE. C'est déjà mieux.

ADOLPHE, déchirant le feuillet. Tâchez de descendre, de lui remettre ce billet de ma part... de la part d'Adolphe.

NARCISSE. Adolphe !... Très bien !... Une intrigue, un billet... Je ne suis vraiment pas romanesque...

ADOLPHE. Soyez persuadé que mes vœux n'ont rien que d'honorable.

NARCISSE. Ça ne me regarde pas...

ADOLPHE. Pardonnez-moi, vous pourriez supposer... Cette jeune personne est fort bien... Je l'ai connue dans une pension où s'appelaient mes habiles talents en peinture...

NARCISSE. Oh ! s'il vous plaît, vous êtes modeste ?

ADOLPHE. Je ne forme qu'une modeste... orbi de l'épouse... mais sa tante s'y oppose... Il existe des obstacles que je ne puis dire...

NARCISSE. Je suis assés à tant de confiance. (Je entend dans la coulisse le ritournelle.)

ADOLPHE. Ah ! mon Dieu !... J'entends la ritournelle... et en outre il faut vous prévenir...

NARCISSE. C'est vrai... Nous sommes là à bavarder...

ADOLPHE. N'oubliez pas le billet... A charge de revanche.

NARCISSE. Jo se dis pas non... J'ai une grâce à vous demander... Une position que j'ai là dans ma poche...

ADOLPHE. Nous en discuterons... Mais dépêchez-vous !

NARCISSE. J'y cours... tête baissée ! (Il sort en courant par le fond si gauche.)

SCÈNE XII.

ADOLPHE, seul.

Je n'en reviens pas !... Le baronne au bal !... Je suis cependant certain que dans sa réponse... (Il tire son portefeuille, et prend une lettre qu'il lui a.) Vous êtes bien informé ; mon mari te a...

rebut ! Je vous attendrai chez moi toute la soirée... C'est possible mais elle aura deviné ma ruse, et j'en aurais ma part...

Je n'en reviens pas !... (Il remet la lettre dans son portefeuille.) Que faire à présent ?... Voyons d'abord si je n'en ai pas un homme à inviter Camille. Oui, il est là côté d'elle... Mais je n'aperçois pas la baronne... Ah ! la voilà avec son mari. Ils viennent de ce côté !... Si elle me voyait, tout serait perdu...

(Il se cache dans l'embrasure d'une des portes du fond, pour laisser passer les danseurs, et disparaît quand tout le monde est entré.)

SCÈNE XIII.

TOKEBOURG, LA BARONNE, DANSEUSE DE DANSEURS, puis CAMILLE et NARCISSE, puis BLAVEAU.

(À la fin de la scène précédente la ritournelle s'est de nouveau fait entendre, et la musique continue pendant cette scène jusqu'à la fin de la contre-scène.)

CHOEUR.

LES DANSEURS ET DANSEUSES, arrivant.
Ain :

Accourez tous,
Et placez-vous,
La contredanse
Commence ;
Oui, dans ces lieux
Plus spacieux

Nous danserons beaucoup mieux.

(Les couples se sont mis en place ; il en manque un pour compléter la contredanse.)

FLÛTEURS VOIX. Un vis-à-vis un vis-à-vis !
NARCISSE, se tournant avec Camille. Voilà, voilà !... (Il se place sur le devant de la scène à droite, en face de Tokembourg et de la baronne.)

À milieu de tout ce monde-là, je ne suis pas trop sûr que pied danser...

TOKEBOURG, à la baronne. Eh bien ! maintenant, vous attendez-vous ?

LA BARONNE. Puisque vous êtes avec moi !
TOKEBOURG. Je ne comprends pas le mot...

NARCISSE, bas à Camille. Modemoiselle, prenez ce billet...

CAMILLE. Monsieur !

NARCISSE. De la part de mon ami Adolphe.

CAMILLE. Adolphe !... (Elle prend le billet et le lit.)

NARCISSE. Lisez... Je pars du pied droit ! (Il rentre en arrière avec la baronne, et paraît tous deux à part en dansant.)

LA BARONNE, apercevant Narcisse. O ciel !
NARCISSE, regardant la baronne. Ah ! mon Dieu !

LA BARONNE, toujours en dansant. C'est Narcisse !

NARCISSE. C'est elle !... c'est parfaitement elle ! LA BARONNE, retournant à sa place et dansant. Comment se trouve-t-elle ?

NARCISSE, de même. Quel coup de hasard !
TOKEBOURG. Allons, Camille, à nous deux !... (Il rentre en arrière avec Camille.)

NARCISSE, à part et se place. Fille ici ! Fille au milieu du bal et de l'opulence !...

LA BARONNE, de même. Je ne reviens pas de ma surprise...

NARCISSE. Pourvu qu'elle n'aille pas troquer sa position sociale...

LA BARONNE. Peut-être ne m'a-t-elle pas reconnue ?

CAMILLE, à Narcisse. Monsieur, à vous à balancer !

NARCISSE, arrivant de sa révérence. Pardon !... (Il balance en faisant des entrechats pendant la figure précédente, Blaveau est entré, et a été écarté par les danseurs ; ce moment, il se trouve près de Tokembourg, et lui parle pendant la ritournelle de la figure suivante.)

BLAVEAU. Bravo, bravo, mon cher baron ; dîner avec sa femme, c'est exemplaire !...

TOKEBOURG. Dites-moi !... connaissez-vous ce monsieur, vis-à-vis... le cavalier de ma sœur ?...

BLAVEAU. Beaucoup... c'est un de mes amis... un jeune procureur du roi...

TOKEBOURG. Un procureur du roi !... il dansait bien tout pour un jeune homme qui tient au port...

LA BARONNE, à son mari. Attention, monsieur !

TOKEBOURG. J'y suis !... (Il se conduit en face pour la figure de la pastourelle.)

NARCISSE, allé en avant trois fois avec la baronne et Camille. Fines !

LA BARONNE. Taisez-vous !

LA BARONNE. Il faut que je vous dise deux mots. NARCISSE. Après la contre-danse.

NARCISSE. Suffit... attendez-moi.

TOKEBOURG, allant en avant seul. On dirait qu'il parle bas à sa femme... (La contredanse s'achève, et quand elle est terminée, des domestiques paraissent portant des rafraîchissements. Tous les danseurs, excepté Tokembourg, se précipitent vers les plateaux, et sortent peu à peu en emportant les domestiques.)

TOKEBOURG, à sa femme. Mademoiselle, prenez-vous une glace ?

LA BARONNE. Non, mon ami, pas encore... mais me vous gênez pas pour moi. Je vais rester ici quelques instants... j'ai si mal de tête affreuse.

TOKEBOURG. Moi, c'est différent ; j'ai besoin de me rafraîchir, n'importe avec quoi... Pourvu qu'il en reste, car on se jette dessus... Tenez, voilà les domestiques qui passent dans l'autre salon ; je ne tructerai plus rien.

BLAVEAU. Suivez-moi, je vous ferai servir particulièrement... Que désirez-vous ?... du punch ?

TOKEBOURG. Oui... c'est une idée lumineuse... décidément, baronne, vous ne venez pas ?

LA BARONNE. Ne vous ai-je pas dit qu'il y avait mal de tête ?...

TOKEBOURG. C'est vrai... encore une indisposition... Allons boire du punch... (Il sort avec Blaveau par le fond.)

SCÈNE XIV.

NARCISSE, LA BARONNE.

LA BARONNE, seule. Quelle fâcheuse rencontre ! ce Narcisse auquel je ne pensais presque jamais... et certes, j'étais loin de m'attendre... Il aura sans doute fait fortune... en tous cas, il est bon de le ménager. Le voilà... de la prodigieuse...

NARCISSE, apercevant Fines, chère Fines !... est-il possible !... vous en grande dame, vous à la Chausée d'Antin !... C'est le cas de chanter :

Eh ! non, non, vous n'êtes plus Lisette !...

LA BARONNE. Silence ! on pourrait vous entendre... Mais vous, Narcisse, expliquez-moi donc... car ma surprise n'est pas moins grande que la vôtre...

NARCISSE. Je crois bien !... Après six ans...

se retrouver au bal, chez des banquiers... voilà de la chance !

LA BARONNE. Oui... c'est un heureux hasard... d'autres amis, ça fait tout de plaisir !

NARCISSÉ. Vrai ! tu m'aimerais encore ?

LA BARONNE. Prenez garde, ce ton de familiarité...

NARCISSÉ. Pourquoi pas ? Il me semble qu'on s'est... Et tout-à-l'heure, en vous retenant, il n'était venu des idées... Finalement, vous êtes plus belle que jamais !

LA BARONNE. Vous êtes fou.

NARCISSÉ. Oui, j'en conviens, je l'aime toujours... et ce qu'il y a de plus bête, c'est que je sois resté fidèle... à peu de choses près.

LA BARONNE. Narcisse, un pareil langage... Songez que notre position c'est plus la même... Tout est changé... notre fortune, nos relations... notre état dans le monde.

NARCISSÉ. *d part.* Elle me croit millionnaire.

LA BARONNE. Tenez, suivez mon conseil... ne rappelez jamais le passé... nous pouvons nous méprendre ou nous être utiles... Je vous offre mon amitié... la voulez-vous ?

NARCISSÉ. Votre amitié, Fifi... voilà tout ce que vous rapportez de l'étranger ? Vous avez donc été bien loin... trop loin peut-être ?

LA BARONNE. Mais non... Ne savez-vous pas que j'étais en Allemagne, au théâtre de Weimar, où j'ai débüté ?

NARCISSÉ. Vous chahutez... et vous êtes en des nues ?

LA BARONNE. Beaucoup plus que je ne l'espère... On ne parlait que de moi... les fêtes, les plaisirs... j'étais reçue partout... et même un peu riches banquiers de la ville...

NARCISSÉ. Un banquier là, ah !... ah !... ah !...

LA BARONNE. Enchaîné par mes rigueurs et ma sévérité...

NARCISSÉ. Vous êtes sévère ?

LA BARONNE. Très-sévère... avec lui... en tout ce que par désespoir il m'offrait sa main.

NARCISSÉ. Sa main !... Si vous êtes mariée, ne me le dites jamais, Fifi... j'aime mieux ne pas le savoir. Voyons, êtes-vous mariée ?

LA BARONNE. Hélas !... je l'ai été.

NARCISSÉ. Et tu serais veuve ?

LA BARONNE. Je suis riche et baronne...

NARCISSÉ. Baronne ?

LA BARONNE. Rient. Oui, mon cher...

NARCISSÉ. Rient. Ah ! ah ! Voilà une bonne chute...

Atta de Culeb.

On vit des rois épouser des bergères, Les rois alors étaient fort bons garçons ; Dans ces temps-là, les plus simples fermières Les épousaient en gardant les moutons ; On battait, pour gagner la couronne, Gardaient leurs cours ainsi que leurs agneaux ; Mais vous, Fifi, pour devenir baronne, Vous n'avez pas même gardé les troupeaux !

Eh bien, vous êtes baronne... je vous en félicite complétement...

LA BARONNE. Quant à vous, Narcisse, il paraît que tout vous a réuni, et j'en suis charmée. Mais comment vous êtes-vous enrichi ? Par quels moyens ? Me confiez-vous le secret ?

NARCISSÉ. Mon Dieu, baronne, ce n'est point en spéculant... j'ai commencé avec rien. Ça a tout-à-coup été en augmentant, et j'en suis arrivé à un point... Vrai, ça m'embarrasse... Je voudrais manger ce que je possède... que je ne le pourrais pas... Voilà ce que j'appelle une fortune solide.

LA BARONNE. C'est une position superbe !

NARCISSÉ. Oui... Je suis dans une belle position...

LA BARONNE. Et malgré cela, vous êtes encore pauvre ?

NARCISSÉ. Non ! Je ne suis plus garçon... mais je suis toujours célibataire... et puisque la es

LA BARONNE. Comment ! tu m'épouserais ?

NARCISSÉ. C'en serait capable.

LA BARONNE. C'est impossible !... Mais cela me fait venir un projet.

NARCISSÉ. Un projet ? dans quel genre ?

LA BARONNE. Vous le savez. En attendant, de la discrétion. Tout le monde me croit une noble égarée, et vous seul pourriez révéler...

NARCISSÉ. Ah ! baronne... pour qui me prenez-vous ? Mais de votre côté, songez que mon rang, ma réputation, tout ça ne tient qu'à un cheveu.

LA BARONNE. Mon intérêt vous répond de mon silence.

NARCISSÉ. Vous reversez-je bientôt, baronne ?

LA BARONNE. Oui. J'en parlerai à... mon oncle...

L'oncle de mon mari... qui demeure avec moi.

NARCISSÉ. Un oncle ? A la bonne heure !... je ne déteste pas les oncles.

LA BARONNE. Soyez tranquille. J'ai là mon projet... et s'il peut contribuer à votre bonheur...

NARCISSÉ. Ah ! Fifi... adorable baronne !... (Il se jette à ses genoux.)

SCÈNE XV.

NARCISSÉ, TOUKEMBOURG, LA BARONNE.

TOUKEMBOURG, entrant avec un verre de punch à la main. Mais ! qu'est-ce que ça signifie ? (Il pose son verre sur le plateau d'un domestique qui passe au fond.)

LA BARONNE. *d part.* Ciel ! mon mari ! (Haut.) Silence ! C'est mon oncle !

NARCISSÉ. *d part.* Ça m'a l'air d'un Allemand fort bien établi.

TOUKEMBOURG, qui s'est approché de la baronne. Vous connaissez ce jeune homme, madame ?

LA BARONNE. *d mi-voix.* Oui ! je l'ai connu en Allemagne, où il a voyagé... Vous avez dû le voir aussi.

TOUKEMBOURG. Je ne m'en souviens pas.

LA BARONNE. C'est le fils de M. Van-Truck, le banquier d'Amsterdam.

TOUKEMBOURG. C'est drôle... J'ai vu m'être assuré que c'était un procureur du roi.

LA BARONNE. Vous savez que M. Bayon se trouve à chaque instant.

TOUKEMBOURG. C'est vrai.

LA BARONNE. Il est amoureux de Camille, de votre nièce, et il me prie à genoux...

TOUKEMBOURG. Ah ! diable ! un parti si intéressant... c'est à considérer.

NARCISSÉ. *d part.* Qu'est-ce qu'ils ont donc à se parler dans le tuya de l'oreille ?

TOUKEMBOURG. *d Narcisse.* Monsieur, nous ne sommes pas tout-à-fait étrangers l'un à l'autre, j'ai en quelques rapports avec le maison Van-Truck.

NARCISSÉ. La maison Van-Truck ? vous m'étonnez !

TOUKEMBOURG. Et je serais enchanté d'être utile au fils d'un confrère. (Il lui tend la main.)

NARCISSÉ. Je lui serrerai. (A part.) Je ne sais pas ce qu'il veut dire... mais c'est égal...

Encore une pratique... Je ferai quelque chose de cette tête-là.

TOUKEMBOURG. Je devine à peu près le bal de votre voyage. Vous voulez sans doute prendre part à l'affaire qui se négocie ?

NARCISSÉ. Mais non !

TOUKEMBOURG. Alors... conversez-en... Vous venez pour l'emprunt ?

NARCISSÉ. L'emprunt, c'est une bonne chose... Ça m'aurait servi d'une manière.

TOUKEMBOURG. Excellente spéculation... les fonds sont bas.

NARCISSÉ. Ils sont bien bas, les fonds... C'est drôle comme l'argent est rare...

TOUKEMBOURG. La bourse est dans un état de crise.

NARCISSÉ. Ma foi, je vous écoute que la mienne est à sec.

TOUKEMBOURG. Je ne comprends pas le mot.

LA BARONNE. De grâce... attendez pour parler d'affaires que je ne sois plus là... Voyons, monsieur, ayez la bonté de me donner le mien... Je suis invitée pour la vaisselle.

TOUKEMBOURG. Me voilà... (A Narcisse.) Nous en reparlerons... Je vous appliquerai mes vues... Tout le monde n'entend pas ce genre d'opérations.

NARCISSÉ. A qui le dites-vous ?

TOUKEMBOURG. Et je crois que si deux ou trois gros logiciens comme moi s'associent... ils obtiendraient facilement...

LA BARONNE. Mais, monsieur... encore une fois.

TOUKEMBOURG. Je suis à vous... (A Narcisse.) Réfléchissez à ma proposition.

NARCISSÉ. Elle en vaut bien la peine. Je l'examinerai sur toutes ses faces.

LA BARONNE.

Ah ! Fidèle ami, bon camarade.

Venez donc, la vaisselle commence.

NARCISSÉ.

C'est le signal... oui, j'y tends.

Mais je pense qu'on peut mieux employer son temps !

TOUKEMBOURG.

Nous nous reverrons, cher confrère !

(Il remonte la scène.)

NARCISSÉ.

Vous permettez bien, je l'espère,

Am bal que je salue vos pas ?

LA BARONNE.

Non, non, restez, ne venez pas !

NARCISSÉ.

C'est bien, c'est bien...

LA BARONNE.

Ne venez pas.

Où, partons ! la vaisselle commence...

Où, c'est le signal, j'y tends...

Vous saurez très bien, mais je pense qu'on peut mieux employer son temps !

TOUKEMBOURG.

Voilà le value qui commence !

Je vais m'en aller, je le sens...

Ah ! quand on parle de finance,

Peut-on mieux employer son temps ?

NARCISSÉ.

Voilà le value qui commence !

Où, c'est le signal, j'y tends !

Nous saurons très bien, mais je pense qu'on peut mieux employer son temps !

(Toukembourg et la baronne sortent, et Narcisse baisse le main que la baronne lui tend par derrière, au moment où Adolphe entre par la côté opposé.)

SCÈNE XVI.

NARCISSÉ, ADOLPHE.

ADOLPHE. Que vois-je ?

NARCISSÉ. L'oncle est enfoncé !

ADOLPHE. Monsieur... de moi, d'il vous plaît ?

NARCISSÉ. Ah ! c'est vous, mon cher ami... si j'ose vous donner ce titre... Oh diable vous êtes-vous fortifié ?... J'ai remis le billet à la jeune personne... elle a en ce temps de l'appétit par cour.

ADOLPHE. Je vous en remercie... mais, dites-moi... cette dame qui sort d'ici, et à qui vous baisiez le main ?

NARCISSÉ. Vous m'avez vu ?

ADOLPHE. Et c'est donc de votre connaissance ?

NARCISSÉ. Eh bien ! oui, elle en est... et je suis de la science.

ADOLPHE. A merveille... vous êtes si obligant... Peut-être pourriez-vous encore m'être utile... Apprenez que cette dame et celle dont j'écris la présence. C'est elle qui met obstacle à mon mariage.

NARCISSÉ. Si ce n'est que ça, soyez tranquille... je lui en toucherais deux mois, et ça ira comme sur des roulettes.

ADOLPHE. En êtes-vous bien sûr?

NARCISSE. Très sûr!... Entre nous je peux vous l'assurer, cette dame n'a rien à me refuser.

ADOLPHE. Il serait possible!

NARCISSE. Si je vous racontais nos aventures... c'est ça qui ferait un roman... J'ai encore là un médaillon de ses cheveux... deux pigrons sur un ailette, avec un émeraude, emblème de mon caractère... Pourriez-vous... il lui est arrivé une foule d'incidents; mais au fond, je parle qu'elle n'a jamais menti que moi.

ADOLPHE. Je note confondue... tant de fausseté! tant de perversité!

NARCISSE. Qu'est-ce qui vous prend donc? ADOLPHE. Et moi qui la plaignais qui l'excusais!... Oui, monsieur, j'ai cru jusqu'ici que c'était par amour, par jalousie... et j'étais en dupe... elle me trahissait!

NARCISSE. Vous?... Nous étions rivaux!

ADOLPHE. Elle vous trompait tout le temps.

NARCISSE. C'est-à-dire, monsieur, que nous sommes deux jolais... Ça criait vengeance!... Je lui parlais d'avoir un mari, quoique à la rigueur elle aurait pu s'en passer; mais pour le resté... Ah! elle s'oppose à votre mariage... Et de quel droit?

ADOLPHE. Vous n'ignorez pas que Camille est sa nièce?

NARCISSE. Sa nièce?

ADOLPHE. Du moins la nièce de son mari.

NARCISSE. Fes son mari!

ADOLPHE. Ah! non... le baron à qui vous parlez tout-à-chose...

NARCISSE. L'Allemand... qui m'appelle Van-Truck?... c'est son mari... Ah! tant mieux! j'en suis bien aise pour lui... Je le déteste, lui et son épouse... Je veux le démolir... je veux... Tremble, Filin, j'en suis bien long sur ton compte.

ADOLPHE. Calmez-vous, j'aperçois Camille.

SCÈNE XVII.

NARCISSE, CAMILLE, ADOLPHE.

CAMILLE. Raïfand d gauche. Ah! vous voilà, monsieur Adolphe?

ADOLPHE. Combien il me jure de vous voir, ma chère Camille... mais je n'osais vous approcher... la baronne était là.

CAMILLE. Vous la craignez donc beaucoup?

NARCISSE. Je crois bien... après ce qui s'est passé!

CAMILLE. Quel donc?

NARCISSE. A part, sur un signe d'Adolphe. L'ainé d'une bête.

CAMILLE. Je me suis déshabillée pendant qu'elle causait avec M. Blayau... elle ne s'en rend pas compte.

ADOLPHE. Et votre oncle?

CAMILLE. Mon oncle est à l'écarté; mais j'ai peur qu'il n'y reste pas... il joue si gros jeu, que personne ne veut faire sa partie.

NARCISSE. C'est qu'il en a des journées!

ADOLPHE. C'est fâcheux... il pourrait nous surprendre, et j'ai tant de choses à vous dire!

NARCISSE. Oui, c'est vrai.

ADOLPHE. Il faudrait quelquefois que j'aille lui faire visite... lui j'y pense, mon cher ami, rendez-moi encore ce service.

NARCISSE. Moi! j'oserai contre un banquier... Si j'étais sûr de gagner, ce n'est pas ça qui m'arrêterait.

ADOLPHE. Qu'à cela m'importe! les portes m'ont pour moi... j'en tends bien les verrous.

NARCISSE. C'est déjà bon... Mais, vous-même, comme disait l'Allemand, ça fends sont bien... avec ça que j'ai subtilisé de prendre de la monnaie que j'ai chère moi!

ADOLPHE. lui demandant son portefeuille. Que se passe-t-il... voilà mon portefeuille; vous y trouverez deux billets de cinq cents francs... Pro-

longez le jeu le plus longtemps possible, et surtout ne jetez pas de temps.

NARCISSE. Je ne veux rien perdre du tout... et l'Allemand n'a qu'à se bien tenir.

Aie. Surtout être belle, on est aimable.

Oui, je vais lui livrer bataille.

J'voudrais le mettre sur la paillasse, J'voudrais, au moyen d'un linceul.

Les faire déposer sur liton. (S'éc.)

Filin! redonnez ma colère!

S'écarter d'un mari, c'est très bien; Je plume! rai tous époux, ma chère!

Ah! je le tiens! (S'éc.)

Aux mariés je déclare la guerre, Filin! je vous plume le tien!

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XVIII.

CAMILLE, ADOLPHE.

ADOLPHE. Enfin, nous voilà seuls un instant! N'est-ce pas cruel! dire au bal tous les deux, et ne pouvoir danser ensemble!

CAMILLE. Ça ne serait rien... si ça m'empêchait de vous voir plus souvent! Je voudrais que mon oncle pût vous connaître... Pourquoi ne pas vous adresser franchement à lui?

ADOLPHE. Pourquoi?... parce qu'il ne manquerait pas de consulter sa femme, et que ce serait le moyen de nous séparer pour toujours.

CAMILLE. Post-étre... qui peut vous faire supposer?

ADOLPHE. J'en suis certain, et il ne me reste qu'un espoir... ce jeune homme qui sort d'ici, ce nouvel ami que je dois au hasard... un original... mais qui m'est tout dévoué!

CAMILLE. Il semble en effet vous porter sa vie infir.

ADOLPHE. Je sais qu'il a de l'influence sur l'opinion de la baronne, et il m'a promis d'obtenir son consentement.

CAMILLE. Il est donc lié avec ma tante? quel est son nom?

ADOLPHE. Je l'ignore... je l'ai vu ce soir pour la première fois... Mais, d'ailleurs, mon état, sa position dans le monde...

SCÈNE XIX.

CAMILLE, BLAYEAU, ADOLPHE.

BLAYEAU. Ah! mademoiselle, je vous trouve à propos... Madame la baronne vous cherche partout.

CAMILLE. Me tente!

BLAYEAU. Et puisque j'ai l'avantage de vous rencontrer, permettez-moi de vous offrir mes félicitations sur votre prochain mariage.

ADOLPHE. Mademoiselle se marie?

BLAYEAU. Je viens de l'apprendre à l'instant.

CAMILLE. Je ne sais ce que cela signifie.

BLAYEAU. Oh! le mystère est inutile... tout le monde en parle au salon... On désigne même votre futur époux... je l'ai dit au banquier d'Amsterdam. Je l'ai vu danser ici, avec vous, et, dans ce moment, il l'a fait de M. le baron.

CAMILLE. Lui! ce jeune homme... il est procureur du roi.

BLAYEAU. Du tout... n'en croyez rien.

ADOLPHE. Vous m'avez dit que c'était un sous-préfet.

BLAYEAU. Il lui ressemble beaucoup; mais ce n'est pas lui. C'est bien un banquier hollandais, le fils Van-Truck... je connais cette famille comme la mienne.

ADOLPHE. Et vous dites qu'il demande la main de mademoiselle?

BLAYEAU. Mieux que cela... il paraît que c'est

une affaire arrangée... madame la baronne elle-même en est couronnée avec moi.

CAMILLE. Grand Dieu! comme il doit se tramper!

ADOLPHE. Ah! l'infini! lui qui me montrait tant d'enthousiasme!

BLAYEAU. En vérité! Vous êtes donc son rival... Ah! que je suis déçolé!

ADOLPHE. Il n'y a pas de mal... je vais le trouver... et vous verrez!

Aie! Époux imprudent!

Je comptais sur son obligeance, Car il m'avait offert de me servir.

Il a surpris ma confiance, C'était, hélas! pour la trahir.

C'est d'être pour la trahir, Bientôt je lui ferai connaître

Qu'en tant d'ennemi il faut être loyal: On peut excuser un rival...

On doit toujours punir un traître!

CAMILLE. Adolphe! je vous en prie, de la modération.

ADOLPHE. Non... je n'écoute rien...

BLAYEAU. Eh! tenez... le voici...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, NARCISSE.

NARCISSE. Il est un peu en désordre et porte à la custode. Vous m'avez triché! vous êtes un tas de fripons... et s'il y en a un qui veut sortir avec moi, il n'a qu'à le dire...

ADOLPHE. Je prendrai par le bras. A nous deux maintenant!

NARCISSE. A nous deux maintenant... mon cher diplomate, j'en ai de belles à vous apprendre... ils m'ont triché... surtout votre baron... votre soi-disant de baron.

ADOLPHE. Monsieur, avait tout, il faut m'expliquer.

NARCISSE. Vous allez voir... il me propose un déjeûner, je m'en souviens pas... c'est égal, j'accepte par politesse... pour lors, je perds la première... la seconde... la troisième... c'était fait tout de suite... et j'attendais d'être autour de moi...

Il est tard, il est encore tard... il est toujours tard... c'est-à-dire que je l'étais comme dans un bûche!

BLAYEAU. Permettez, monsieur, il paraît qu'il vous a été confondu.

NARCISSE. Je n'ai rien confondu...

BLAYEAU. Cependant... j'aurais cru démentir...

NARCISSE. Vous avez été démenti... j'ai été moi-même démenti... j'ai été moi-même démenti... j'ai été moi-même démenti...

BLAYEAU. Vous ne m'avez guère son homme qui est sur le point de devenir votre oncle...

NARCISSE. Mon oncle! quelle folie! mon oncle, ce vieux Wormsberg...

ADOLPHE. Il suffit, monsieur, ceci est une affaire encore une fois dont je ne suis pas la dupe... et vous m'avez triché...

NARCISSE. Quand je vous répète qu'il m'a triché, qu'il m'a subtilisé vos deux billets de cinq cents francs.

ADOLPHE. Il ne s'agit pas de cela... j'en avais fait la sacrifice...

NARCISSE. Et moi je les regrette! non pas à cause de la valeur... je n'y tenais pas... puisqu'ils étaient à vous... C'est la preuve que me redonne...

Est-ce tout qu'un me demandant ma revanche, ce damné baron m'a encore gagné mille francs, que je lui dois... mais il peut être tranquille... un homme comme moi n'a que sa parole... aussi, je la lui ai donnée... c'est tout ce qu'il m'a...

ADOLPHE. Finissez, monsieur... car, en vérité, je perds patience.

NARCISSE. C'est comme moi tout à l'heure... je l'ai perdu... je n'avais plus que ça à perdre...

et d'ins ma colère contre l'Allemand, je lui ai jeté votre portefeuille.

ADOLPHE. Mon portefeuille entre ses mains !...
NARCISSE. Non !... entre les yeux et le menton.
Jete au milieu du public, il en a éternué.

ADOLPHE. Mais enfin, où est-il ?
NARCISSE. Est-ce que le saisis... je crois qu'il l'a ramassé !...

ADOLPHE. Grand Dieu !

NARCISSE. Il n'y avait plus rien dedans.

ADOLPHE. Pâle au ciel !... (A part.) Cette réponse de la baronne !... Si elle m'en vient à la lire... je briserais d'y penser... (Haut.) Monsieur, vous m'avez trahi... vous vous êtes moqué de moi... mais vous me le paierez cher.

NARCISSE. Mon cher diplomate, vous n'êtes pas beau joueur.

CAMILLE. Allé, monsieur, c'est affreux.

SLATKOFF. C'est une action déloyale...

CAMILLE. Mais je vous le déclare... vos prétentions sont inutiles... j'aimerais mieux mourir que de me soumettre à cette alliance.

NARCISSE. Qu'est-ce qu'elle me chante ? comment ! vous aussi, mademoiselle, vous tombez sur moi... c'est à en devenir cloqué, ma parole d'honneur !

ADOLPHE. Vous nous reverrez, monsieur... Venez, Camille... quoi qu'il m'en coûte, allons trouver la baronne... il faut que je lui parle... (A part.) C'est le seul moyen de coiffer ce fofio.

SLATKOFF. Je vous accompagne...

ADOLPHE. Dieu !... le baron !

SCÈNE XXI

LES MÉNÉS, TOKEBOURG.

TOKEBOURG, à Camille. Que faites-vous ici, ma sœur ?

CAMILLE. Mais je cherchais ma tante.

TOKEBOURG. Elle est au salon... Allez la rejoindre.

SLATKOFF. Permettez, mademoiselle, que je vous mendeuse.

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

ENSEMBLE.

TOKEBOURG ET ADOLPHE.

Ah ! c'est affreux !

Ici je vous

Venger mon offense !

Mais par prudence,

De ma fureur

Moderer l'ardeur !

SLATKOFF ET CAMILLE.

Veillons sur eux,

Et de tous deux

Caigissons l'imprudence !

Il faut, je pense,

De leur fureur

Moderer l'ardeur !

NARCISSE.

C'est curieux !

Mais il faut mieux

Montrer de la prudence !

Où, patience,

Dans ma fureur,

Je fais qu'un quai malheur !

TOKEBOURG, à Narcisse.

Demeurez !

NARCISSE.

Pourquoi faire ?

TOKEBOURG.

Deux mots et rien de plus.

ADOLPHE, à Narcisse.

Songez bien à votre titre.

NARCISSE.

C'est pour les mille écus.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! c'est affreux !

Etc., etc.

SCÈNE XXII.

TOKEBOURG, NARCISSE.

NARCISSE. Qu'est-ce que vous me voulez encore, puisque je vous ai donné ma parole ?

TOKEBOURG. Monsieur, n'oubliez plus de m'en imposer : vous n'êtes ni banquier ni procureur du roi, vos qualités sont connues.

NARCISSE. Mes qualités ! ah ! diable !

TOKEBOURG. Ce billet qui m'est tombé entre les mains ne me laisse aucun doute ; vous êtes un ardeur, un simple ardeur.

NARCISSE. Eh bien ! oui, je m'en rougis peu... et même je m'en suis glorié... Il me semble que je vous ai vu faire clique de banquiers et de gros riches ! Il est vrai, votre grand monde ; on y voit de belles choses ! c'est ça la bonne société, j'aime tant la mauvaise... c'est une autre manière de se faire la queue, voilà tout !

TOKEBOURG. Monsieur, il n'est pas question...

NARCISSE. Appelez les autres, appelez tout le monde... ça fera du bruit, je m'en moque...

TOKEBOURG. Non, monsieur, pas de bruit, point d'écrit, en n'est pas mon intention ; tout doit se passer entre nous deux !... Je vous attends demain matin...

NARCISSE. Demain matin, pourquoi faire ?

TOKEBOURG. Vous devez me comprendre.

NARCISSE. Ah ! oui... demain matin... vous m'attendez... pour... j'y suis... (A part.) Il veut me donner sa patte... c'est un homme d'esprit, c'est de l'esprit, ça...

TOKEBOURG, lui montrant sa carte. Voici mon adresse.

NARCISSE. Indolent obligé !

TOKEBOURG. Et j'attends la vôtre.

NARCISSE. J'ai écrit des adresses de sa poche et les lui donnerai. Volontiers... ce serait une drôle d'adresse ! mais vous n'avez pas besoin de m'en parler... je serai exact... Votre heure, où vous êtes ?

TOKEBOURG, qui a remis les adresses dans sa poche sans les regarder. Huit heures !

NARCISSE. Ça suffit, je serai chez vous le soir en main.

TOKEBOURG. C'est ainsi que je l'entends.

NARCISSE. Et j'ai idée que nous nous attaquons...

TOKEBOURG. Je ne le crois pas.

NARCISSE. Pourquoi donc ?... Quand vous serez vu comme j'ai la main sève et brève...

TOKEBOURG. Oh ! point de fantaisies !...

NARCISSE. Il est vrai que ça dépend beaucoup des instruments... les miens sont anglais... mais pour ce qui est de rester... je vous réponds que vous ne serez jamais mieux coté que par moi...

TOKEBOURG. C'est là... c'est là... une pareille insouciance !...

NARCISSE. Je me comprends par le mot.

TOKEBOURG. Vous êtes un diable !

NARCISSE. Ah ! mais... dites donc... vous m'avez... vous m'avez gagné de l'argent, et vous m'appellez diable... ça n'est pas moi qui suis diable... c'est mon portefeuille... rendez-moi du moins mon portefeuille.

TOKEBOURG, le lui rendant. Tenez, le voilà !...

Mais n'oubliez pas que demain matin...

NARCISSE. Je n'ai pas, je ne veux pas y aller, prenez-en un autre !

SCÈNE XXIII.

CAMILLE, LA BARONNE, TOKEBOURG,

NARCISSE, ADOLPHE.

LA BARONNE. Suivez-moi... ne craignez rien...

TOKEBOURG. Ah ! c'est vous, madame... vous êtes encore vous présentez...

LA BARONNE. Qu'est-ce que vous me voulez ?

ADOLPHE, à part. Il a trouvé le billet.

NARCISSE. Mon cher diplomate, vous m'avez demandé votre portefeuille... je vous le résume.

(Il rend le portefeuille.)

ADOLPHE, le prenant. Ah ! le traitre !

TOKEBOURG, relevant Narcisse qui se pour

sortir. Comment ! ce portefeuille n'est pas à vous ?

NARCISSE. Eh ! non... j'en ai emprunté, avec le contenu, à mon ami Adolphe...

TOKEBOURG. Adolphe Blangy !... c'est bien ça !

LA BARONNE, à part. Je tremble !...

TOKEBOURG. Ah ! mon cher Van-Truck, que d'excuses !...

NARCISSE. Excusez Van-Truck.

TOKEBOURG. Ainsi, madame... c'est à ce jeune homme que vous avez écrit cette lettre ?

LA BARONNE. De quelle lettre parlez-vous ?

TOKEBOURG, à lui présentant. Voici, madame ! Mon mari se au bal... je vous attendrai à chez moi toute la soirée...

LA BARONNE. Rien n'est plus simple... Il s'agit de votre sœur... d'un jeune homme qui demande sa main...

TOKEBOURG. Le mari de Camille ?

NARCISSE. Mais oui, baron... un de mes amis, que je protège... et dont je vous réponds comme de moi-même...

TOKEBOURG. Qu'est-ce que j'apprends là ?

NARCISSE. Adieu, mon cher Adolphe, je ne vous en gâche pas de votre ordre...

TOKEBOURG, lui, jamais !

NARCISSE. Comment, jamais !...

TOKEBOURG. Jamais, dis-je.

NARCISSE. Jamais, dis-je !

TOKEBOURG. Il savait bien que vous ne teniez qu'à la fortune, et ce soir il devait venir s'entendre avec moi... Mais je suis trop bonne d'être dans de pareilles explications...

NARCISSE. Vous êtes beaucoup trop bonne... il n'y a qu'une voie là-dessus... Et vous, baron, en prison grise qui s'adorent... Ah ! Dieu ! mais vous n'avez donc pas de ça ?... vous n'en avez pas... Et plus tard... car enfin ça peut arriver, quel chagrin pour vos cheveux blancs !... d'avoir plus que la Providence... Voilà le grand point... et dans ce cas-là, quand ça peut lui dire : j'ai marié ma sœur... Ah ! baron, la nature, la reconnaissance... l'homme de bien sur la terre... Tournez les yeux libéraux... C'est le moment, c'est le vrai moment !...

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

AN : *Fait de ces têtes ! (Je sers de Changio en sourcille.)*

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, excepté NARCISSE, puis BLAYEAU, Toute la Société, et deux ou trois domestiques.

TOKENBOURG. Il sous quitte... il se dérobe à la reconnaissance... Quel homme d'argent!

BLAYEAU, entrant suivi de tout le monde. Messieurs, mes amis... voici bien une autre aventure... Le fils Vis-à-Vis... savez-vous où il est?

TOKENBOURG. Parbleu!... il vient de partir à l'instant.

BLAYEAU. Entrez! il est à Londres.

LA BARONNE. A Londres?

BLAYEAU. On a des nouvelles positives.

TOKENBOURG. Eh bien!... et l'autre, qu'est-ce que c'est?

CAMILLE. Un procureur du roi?

BLAYEAU. Du tout... vous étiez dans l'erreur.

ADOLPHE. Un sous-préfet?

BLAYEAU. Encore moins... vous vous trompiez...

A présent je le reconnais... j'aurais dû le reconnaître plus tôt... c'est un inconnu.

TOKENBOURG. Ah ça, diable!... mais j'y songe...

il m'a remis sa carte... ou plutôt ses cartes... car il m'en a donné un paquet. (Il les tire de sa poche et les distribue.) Tenez... voyez tous.

ADOLPHE. Hélas! Narcisse Richardson, coiffeur.

TOKENBOURG. Un coiffeur!

BLAYEAU. Je suis compromis!

CHOEUR.

Air de la Fausse Agnès.

C'est un coiffeur, il est bien téméraire!

En vérité, c'est un tour odieux!

Qui, sa présence est pour nous un mystère,

Qui donc a pu le conduire en ces lieux?

BLAYEAU, furieux. Il a bien fallu de s'en aller...

car sans cela...

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, NARCISSE.

NARCISSE. Pardon!... je ne trouve pas mon chapeau!

BLAYEAU. Comment! monsieur, vous avez l'audace?

NARCISSE. De demander mon chapeau... c'est vous qui me l'avez pris des mains...

BLAYEAU. Refrèz-vous, sortez, mon cher...

TOKENBOURG. Sortez, mon cher...

BLAYEAU. Ce n'est pas ici la place d'un coiffeur!

TOKENBOURG. Ce n'est pas ici la place d'un coiffeur!

NARCISSE. Oh!... Eh bien! oui!... Ne nous fâchons pas; l'aventure est bizarre... ça vous fera une anecdote à raconter dans le monde. (Il frappe dans la main de Tokenbourg.)

TOKENBOURG, riant. Ah! ah! ah!

NARCISSE. Le baron qui rit!

BLAYEAU, riant aussi. Ah! ah! ah!

NARCISSE. Et lui aussi!

TOUT LE MONDE, riant. Ah! ah! ah!

NARCISSE. Ils rient tous.

TOKENBOURG. C'est plus fort que soi!...

NARCISSE. Puisque vous êtes de bonne humeur, vous ne me refusez pas un léger service... Je voudrais obtenir un brevet pour être coiffeur d'un personnage huppé... Il ne s'agit que de présenter ma pétition.

LA BARONNE. Nous nous en chargeons.

NARCISSE. Tu t'en charges?

TOKENBOURG. Comment?

NARCISSE. O fortune! puisque tu l'es chargée, ô fortune! j'espère que tout le monde aura la bonté de l'appuyer?

BLAYEAU, à part. Fie! ne s'en ira pas... (Il parle bas à Germain qui sort.)

NARCISSE, tirant de sa poche sa pétition qu'il dépose.

Air nouveau de Doris.

Je pense qu'on n'y trouvera

Aucune faute d'orthographe;
Elle est au service d'antiquaire
Au dernier bal de l'Opéra.
Vous allez au jager le style;
D'abord c'est écrit en moyen,
A déchiffrer c'est pas facile...
Mais je commencerai, écoutez bien.

(Il lui) « A Son Excellence Monsieur le Ministre des beaux-arts.

« Monseigneur, la société éprouve depuis longtemps le besoin d'un bon coiffeur... Le sous-préfet se fâche de répondre, sous ce rapport, sur un enseignement de l'époque... En conséquence il sollicite... »

GERMAIN, entrant et présentant à Narcisse son chapeau. Monsieur!...

NARCISSE. Je prends et le met sur sa tête; reprenant sa lecture. « En conséquence, il sollicite le brevet... »

GERMAIN, l'interrompant. Monsieur, c'est avec regret que je suis forcé de vous prêter... (Il lui fait signe de sortir.)

NARCISSE. Sortez, mon cher... ce n'est point ici la place d'un valet. (S'avançant et étant son chapeau au public.)

De ce domestique indicé

Vous remarquez la petitesse...

Mais on suit que de politesse

Ces gens-là n'ont pas de brevet.

Ce mot me remet à ma place,

Où, monsieur, je serais flétri

Si, ce soir, du public en masse,

Je pouvais être légitimé.

Pour soutenir un art divin,

Et qui n'est point une vtilité,

Vous devriez quelle épouille

L'ose attendre de votre main.

Pour soutenir, etc.

(Tout le monde reprend les deux dernières vers; Narcisse salu et fait quelques pas vers la droite, les autres continuent de suivre des yeux. Le rideau tombe.)

FIN.

N^o d'invent:

172